

# BACHELOT DE LA PYLAIE

(1786-1856)

## INTRODUCTION

Un Fougerais, voyageur, artiste, naturaliste, archéologue a vécu durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, dont le nom avait à peu près sombré dans l'oubli.

Seule la signature B. de la Pylaie au bas de quelques lithographies rappelait encore la mémoire de ce personnage.

On ne savait même plus très bien où il était né et encore moins connaissait-on le lieu de sa mort.

Or, depuis quelque temps, Bachelot de la Pylaie bénéficie d'un regain d'intérêt de la part des chercheurs penchés sur le passé de notre vieux terroir.

On quête les témoignages, on fouille les archives, on compulse les dossiers des notaires.

Sans attendre d'avoir achevé la moisson, sur la foi de renseignements très fragmentaires, on a même déjà publié des études sur lui. Elles révèlent d'ailleurs plus de bonne volonté que d'exactitude. Débordantes d'un naïf enthousiasme, très accordé au romantisme de l'époque où vivait le héros, pleines d'une aimable fantaisie, elles évoquent de sombres mystères et sont fertiles en coups de théâtre.

S'il fallait en croire la légende, Bachelot de la Pylaie, arrêté en 1831 à Noirmoutiers aurait été, suivant les uns, condamné au bagne pour une vilaine histoire de mœurs,

suisant les autres, déporté politique à la suite de mystérieuses affaires d'espionnage.

La réalité est beaucoup plus simple. Bachelot a bien été arrêté en 1831, en Vendée, probablement à l'occasion de troubles légitimistes qui agitaient déjà la région. Mais il a été aussitôt relâché et son « curriculum vitae », mieux connu aujourd'hui, permet de le suivre dans ses diverses activités tout au long des années suivantes et jusqu'à sa mort sans lacunes laissant place à aucune interprétation fâcheuse.

La découverte de nombreux documents permet d'aborder maintenant de façon plus complète l'étude de Bachelot de la Pylaie.

C'est l'objet du présent travail.

Sans doute, il ne s'agit encore que d'une esquisse.

Des documents nouveaux viendront peu à peu, il faut l'espérer, combler les lacunes qui subsistent et qui seront signalées soigneusement au cours de cet opuscule. Mais il est peu vraisemblable qu'ils obligent à en modifier profondément l'ordonnance.

Dès maintenant, les résultats obtenus, grâce à des sources diverses et abondantes, sont assez précis pour donner une idée d'ensemble suffisamment juste de la vie et des œuvres de notre personnage et permettre de porter un jugement équitable sur lui.

Pour détruire les doutes qui pouvaient subsister des accusations malveillantes portées contre lui, il a paru nécessaire d'entrer dans le détail très poussé de sa vie au jour le jour.

Mais ce qui importe par dessus tout, c'est son œuvre.

Bachelot de la Pylaie est injustement tombé dans l'oubli.

L'artiste a conservé toute sa valeur. Le naturaliste traité avec dédain se révèle comme un solide botaniste toujours utile à consulter pour la flore de Terre-Neuve et de la Bretagne.

Mais principalement le préhistorien doit revivre et sa connaissance est indispensable à quiconque prétend étudier les monuments mégalithiques de la Bretagne.

Le folkloriste enfin fera les délices des amoureux du proche passé de notre vieille Armorique.

L'étude qui suit en portera le témoignage.

## DOCUMENTATION

Les archives auxquelles on peut puiser sont de diverses sortes :

1° Tout d'abord l'*Académie des inscriptions et belles-lettres*. C'est le dépôt le plus riche en manuscrits et en dessins originaux de l'auteur. On n'y trouve pas moins de 17 manuscrits, un ouvrage imprimé dont on ne connaît à l'heure actuelle que 3 exemplaires, des cartes et une cinquantaine de croquis.

2° Puis le *Museum d'histoire naturelle* de Paris.

Lui aussi possède manuscrits et dessins originaux. Ils se rapportent à des travaux qui s'échelonnent de 1816 à 1826.

Il comprend en outre quelques-unes de ses œuvres imprimées et surtout des collections de journaux, annales, mémoires, procès-verbaux de congrès, où l'on retrouve de nombreuses traces de l'activité de Bachelot jusqu'en 1835.

3° *La Bibliothèque nationale*.

C'est actuellement l'endroit où sont rassemblées le plus grand nombre des œuvres imprimées.

4° *La Société des antiquaires de France*.

On y trouve :

a) des manuscrits, comprenant une lettre et plusieurs dessins ;

b) les procès-verbaux imprimés, de 1817 à 1825, où sont notées les interventions de La Pylaie ;

c) les *Mémoires* (imprimés) de 1820 à 1846, précieux pour suivre tout au long ses occupations archéologiques et ses déplacements ;

d) les annuaires de 1846 à 1849.

5° *La Société de géographie :*

L'activité de Bachelot s'y révèle dans :

- a) le *Bulletin* de cette société, de 1822 à 1833, par de nombreuses interventions.
- b) les Archives qui possèdent des lettres autographes.

6° *Diverses études de notaires de Paris.*

Dans leurs actes s'accusent la personnalité propre de l'homme. Elles fournissent :

- a) Une procuration donnée par La Pylaie à son conseil judiciaire ;
- b) Son testament olographe ;
- c) Son acte de décès et son inventaire après décès.

7° *Bibliothèque d'Angers* : Ms. 1361, 66 lettres de Bachelot à Desvaux ; Ms. 1366, 3 lettres de Bachelot à Guépin, docteur à Angers.

*Bibliographie :*

*Bachelot de la Pylaie*, par M. le D<sup>r</sup> BAUDOUIN, Fougères, Imprimerie Saffray, 1936.

Plusieurs articles de M. Etienne AUBRÉE, dans *Le Réveil Fougérais*, mai 1936, janvier 1937, janvier 1938, mai et juillet 1939.

D<sup>r</sup> VOURCH, Communication à la Société archéologique du Finistère, *Etudes archéologiques mêlées d'observations diverses*, 27 juillet 1939.

Ch. BROYER, *Bachelot de la Pylaie, naturaliste et archéologue (1786-1856)*, Bulletin de la Société des naturalistes et archéologues de l'Ain (1938).

André MEYNIER, *Un précurseur méconnu : Bachelot de la Pylaie (1786-1856)*, Chronique géographique des pays celtes. Annales de Bretagne, 1943.

Rob. LAMI, *Notules d'algologie marine - IX Sur l'écologie et la répartition dans la Manche du laminaire ochroleuca de La Pylaie* (Bulletin du Laboratoire maritime de Dinard, fascicule XXV, février 1943.)

## PREMIÈRE PARTIE

**LA VIE DE BACHELOT DE LA PYLAIE**

Afin de rendre plus clair l'exposé de sa biographie on peut diviser, assez arbitrairement, il est vrai, mais cependant avec une certaine logique, la vie de Bachelot de la Pylaie en trois périodes.

La première s'étendant sur toute sa jeunesse et allant de 1786 à 1820. C'est la partie aventureuse de son existence. Par deux fois il entreprend le voyage de Terre-Neuve. Il y est surtout botaniste. Cependant son retour à Paris et son affiliation à la Société des Antiquaires de France, marquent le début de sa vocation archéologique.

La deuxième de 1821 à 1842 embrasse dans un même ensemble le début et la plénitude de sa maturité. Durant ces vingt années son humeur voyageuse, si elle se limite à la France, le conduit cependant à Paris, en Bretagne, en Vendée, dans les îles et sur les côtes du Sud-Ouest. Simultanément il disperse son activité intellectuelle entre la botanique dont la passion va déclinant chez lui, le dessin et l'archéologie unis dans un même amour croissant. C'est également l'époque de ses embarras financiers et de leur arrangement.

La troisième période de 1843 à 1856 marque l'apogée de sa vigueur intellectuelle et productrice, le crépuscule et la mort. Après un court voyage en Belgique et en Hollande, il consacre de cinquante-sept à soixante ans, les quatre années de son existence les plus pleines de substance, de verve, de joyeuse humeur pérégrine, les plus fécondes en résultats aussi, aux Côtes-du-Nord et au Finis-

tère. C'est l'épanouissement de l'archéologue et de l'essayiste. Puis vient le crépuscule avec un retour à sa vocation première de naturaliste en Auvergne et la mort obscure à Marseille.

## CHAPITRE PREMIER

### La vie aventureuse de Bachelot de la Pylaie

1786-1820

Bachelot de la Pylaie est né le 25 mai 1786 à Fougères, et a été baptisé à l'église Saint-Léonard.

Le Dr Baudouin a publié son acte de baptême dans l'étude qu'il lui a consacrée.

L'acte en question orthographie son nom « Pilaie » mais on sait qu'à cette époque l'orthographe des noms propres était très variable d'un acte à l'autre. D'autre part les lettres autographes, le testament, la procuration que nous possédons et toutes les œuvres imprimées sont signées « de la Pylaie ». C'est la graphie que nous adopterons.

D'ailleurs il ne s'agissait pas de son patronyme qui est Bachelot, mais d'un nom de propriété appartenant à son père. Couramment aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, dans la bourgeoisie, pour distinguer les membres d'une même famille, chacun d'eux ajoutait à son patronyme un nom différent de propriété. Cela ne comportait pas pour autant accession à la noblesse, non plus que le terme de courtoisie « noble homme » qui figure dans les actes.

Jean-Marie Bachelot de la Pylaie était donc tout simplement un bon bourgeois, encore qu'il se soit par la suite attribué de sa propre autorité le titre de « baron » et qu'il ait vaniteusement prétendu sans aucune preuve faire remonter sa généalogie à un gentilhomme breton du xv<sup>e</sup> siècle (1).

(1) *Etudes archéologiques et géographiques mêlées d'observations diverses*, 374.

En réalité, sa famille semble originaire de Laignelet, commune des environs de Fougères (2).

Il est même vraisemblable qu'elle avait tout récemment émergé, car le nom de Bachelot ne figure à aucune des reformatations de 1515, 1540, 1676 parmi les propriétaires, grands et petits, de Fougères dont elles donnent la liste fort complète.

Son nom apparaît pour la première fois à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle avec Jean Bachelot, s. de la Foucaudière, de Laignelet, qui épousa le 31 janvier 1674 à Saint-Sulpice Yvonne Lorillard, dame de la Sampunais et en secondes noces, le 14 février 1684, à Saint-Léonard, Renée Martin. Il meurt en 1685.

Il a de son premier mariage un fils, François, qui fut procureur à Fougères et qui a dû commencer la fortune de la famille. Un de ses petits-fils, René-Roch-Pierre, né en 1752, est le père de notre héros.

C'est à vrai dire avec René-Roch-Pierre Bachelot, sieur de la Pilais que ce nom commence vraiment à être connu à Fougères ; car ce personnage fait partie de la municipalité depuis 1778.

S'il n'a pas été maire de la ville en 1788 et 1789, en dépit de l'affirmation de son fils (3), il est bien vrai cependant qu'il en a fait les fonctions au 9 thermidor mais pour être révoqué le 17 août 1795. Il s'est révélé un ardent zélateur de la Révolution, a pris part aux motions les plus révolutionnaires de la municipalité et a dû s'enfuir à Rennes lors du passage de l'armée vendéenne à Fougères. Son fils parlant de lui plus tard (3) défend la mémoire de son père : « Il remplit, dit-il ses devoirs avec une loyauté qui lui mérita l'estime et la reconnaissance des deux partis opposés. Compromis avec cette classe de citoyens qui composèrent la force départementale dans le but de donner une direction sage à la Révolution Française, ses inquiétudes et surtout son travail excessif auquel il se livra dans

---

(2) Renseignements fournis par le V<sup>e</sup> Le Bouteiller. Extrait des « Familles de Fougères », ouvrage manuscrit de Christian Le Bouteiller, Bibliothèque du Boisfévrier.

(3) Notice biographique sur J.-M. de la Pylaie, naturaliste et antiquaire, 31 décembre 1828. Document dû à M. Le Goaziou.

l'administration, épuisèrent bientôt sa santé délicate et il mourut à l'âge de 52 ans. »

L'acte de décès de René-Roch-Pierre Bachelot est en effet daté du 17 floréal an XI (4).

Jean-Marie, son fils, avait alors dix-huit ans.

Orphelin, fils unique et seul héritier (5), il devait, lorsqu'il atteindrait l'âge d'homme, disposer d'une honnête aisance.

Son père lui laissait, en effet, une fortune bien assise en terres et en maisons.

On lui connaît deux maisons et des champs à Iné, en Lécousse, une maison à Fougères, Grande-Rue (aujourd'hui n° 9), le domaine de la Pilais en Lécousse, d'où il a tiré son nom, et les fermes environnantes, la prairie de Pérousel, la ferme de Vaugarny (6).

Un état officiel de 1834 montre qu'il possède alors des propriétés dans les communes de Fougères, Lécousse, Romagné, Beaucé et Javené et que le total des contributions dont il est redevable pour ces propriétés foncières s'élève à 897 fr. 85. Sur les 127 propriétaires énumérés pour les deux cantons de Fougères seize seulement ont une fortune terrienne supérieure à la sienne (7).

Dégagé de tout souci matériel, il pourra n'embrasser aucune profession et se livrer sans arrière-pensée à la passion de l'histoire naturelle et des voyages qui devait tôt se révéler chez lui.

Jusqu'à ces temps derniers nous savions fort peu de choses de ses premières années.

De brèves allusions éparses en diverses de ses œuvres prouvaient qu'il avait fait ses études à Laval, à l'école centrale, qui était sous la Révolution le nom des lycées ; qu'il avait partagé les années de sa jeunesse entre Fougères, Laval et la Touraine.

Mais à cela se bornaient nos connaissances.

Cette lacune vient d'être comblée par la découverte

---

(4) 7 Mai 1803, Etat Civil de la mairie de Fougères.

(5) Sa mère devait mourir en août 1822.

(6) Renseignements fournis par M. Etienne Aubrée (Registre de recensement, étude Laumaillet à Rennes, étude Dorange à Fougères).

(7) Liste générale du Jury pour 1834, première partie, électeurs, collège de Fougères.

toute récente d'une notice biographique rédigée par l'intéressé en 1828 (8). C'est donc Bachelot lui-même qui va narrer son enfance et son adolescence en termes parfois pleins de saveur et d'humour et aussi de complaisance envers lui-même.

Il déclare de plano qu'il « décela dès sa plus tendre enfance un goût décidé pour l'histoire naturelle. Pouvant à peine marcher, il faisait battre les haies vives et les arbrisseaux de la maison paternelle pour recueillir les divers limaçons qui s'y réfugiaient et dont il classait les coquilles selon leur forme et leur couleur ».

Il n'avait que onze ans lorsque la vue d'herbiers composés par le fils d'un pharmacien, retour de Paris, « charma cet enfant qui ne tarda pas d'en composer de pareils, et auxquels ses dispositions pour le dessin qu'il apprenait déjà, le mirent en état de donner une élégance remarquable ».

Mais c'est à Bory de Saint-Vincent, le naturaliste, détaché comme officier à l'E.-M. de la place de Fougères qu'il « dut surtout le talent particulier avec lequel il disposait ses plantes ».

Et pour montrer la précocité et la profondeur passionnée de sa vocation, il ajoute : « la guerre civile infestait la contrée, Fougères était en état de siège et il fallait se réduire à ne posséder que les seuls végétaux qui croissaient à quelques pas autour de la ville même. C'était le chagrin du jeune La Pylaie que son zèle, malgré une éducation efféminée, porta jusqu'à suivre les détachements que faisaient les troupes républicaines lorsque celles-ci allaient faire des battues dans la forêt de Fougères : pourtant il n'avait alors qu'à peine onze ans ».

C'est à treize ans, donc en 1799 que « le pays n'offrant que fort peu de ressources pour l'instruction, M. de la Pylaie envoya son fils à l'école centrale de Laval où il

---

(8) Notice biographique sur A. J. M. de la Pylaie, naturaliste et antiquaire, Fougères le 31 décembre 1828, accompagnée d'une lettre d'envoi de la même date à M. de Kerdanet et d'un Mémoire exposant ses recherches sur les antiquités en France, s'étendant de 1807 à 1825. Archives de Kerdanet à Lesneven. Documents découverts par M. Daniel Bernard, vice-président de la Société archéologique du Finistère, et communiqués par M. Le Goaziou, éditeur.

acheva ses études et cultiva les sciences et les arts d'agrément ».

Et Jean-Marie de conter ce savoureux épisode : « Une particularité assez remarquable fut son enlèvement du sein de sa famille pour être transféré à ce collège : ses tantes qui l'avaient élevé en partie l'eussent regardé comme perdu s'il eût quitté le pays : elles y mirent même une telle opposition qu'il fallut le prétexte d'une herborisation aux rochers du Sault-Rolland, sur la route de Fougères à Laval, pour soustraire l'enfant à cette tendresse inconsidérée dont il eût été victime le reste de son existence. Le jeune de la Pylaie se prêta à ce stratagème avec une satisfaction qui fut d'un heureux augure pour les auteurs de ses jours plus judicieux ».

« Mais l'école centrale de Laval manquait de maîtres de peinture et d'équitation : et le jeune homme, âgé de 18 ans, fut envoyé passer l'an 13 de la République (1804) à Rennes, où il suivit en outre au lycée le cours de belles-lettres alors professé par M. Germé. »

L'année suivante « de la Pylaie qui n'était encore connu que sous le nom de Bachelot » revient à Laval où il vit, dans l'intimité de ses professeurs, dit-il, jusqu'en 1808.

Il s'occupe spécialement de la minéralogie du département, sans pourtant abandonner la botanique.

En 1807, M. Harmand, préfet de la Mayenne le nomme secrétaire de la Société des Sciences et des Arts. Il parcourt tout le pays et c'est alors que pour la première fois il va visiter la Roche-aux-Fées, aux environs de Châteaugiron et en fait la description et le dessin.

Pendant les deux dernières années de son séjour à Laval, Bachelot déclare avoir habité chez Mgr d'Ordolot, évêque du département jusqu'au départ de ce prélat, appelé par Mgr Le Coz, archevêque de Besançon, pour être son grand vicaire.

Alors Bachelot se rend en Touraine, établit son quartier général à Tours et pendant deux ans parcourt toute la province, s'occupant de botanique, de minéralogie, voire d'archéologie. On le voit à Courçay, à Loches, à Ussé, à Marmoutiers, partout le crayon à la main. Il meuble ses albums, ses herbiers, accumule les notes.

En 1810, à 24 ans, orphelin de son père, libre d'une fortune personnelle qui le rend indépendant, riche de la moisson de documents qu'il a accumulés au cours de ces dernières années, il part pour Paris.

Il y séjourne jusqu'en 1815.

Quelles y sont ses occupations ? Il est beaucoup moins explicite sur ce sujet.

Sans doute a-t-il poursuivi ses études de botanique et d'histoire naturelle près des maîtres de l'époque, Cuvier, Desfontaines, son compatriote, St-Hilaire, Jussieu, Lacépède avec lesquels il est en relations. Les dédicaces de ses travaux, ses lettres, divers documents de l'Institut le montrent de toute évidence.

Il a de l'entregent : il s'y est certainement créé d'utiles relations dans les milieux officiels. Les facilités qu'il trouvera bientôt pour ses voyages en sont la preuve.

Quoi qu'il en soit, la première manifestation de son activité se révèle en 1812, par la réception au Salon d'un de ses dessins : « Mon dessin du Château de Fougères fut admis à l'exposition publique de tableaux. L'ayant lithographié moi-même, j'en ai répandu quantité de copies » (9). Puis, en 1814, il publie dans un journal de botanique, à Paris, plusieurs articles sur les mousses. Il y cite les environs de Fougères qu'il connaît bien, pour y avoir passé son enfance. Il évoque la route de Fougères à Laval, le gué de l'Epine près de La Croisille, décrit une mousse qui tapisse « la petite grotte d'une fontaine, d'eau vive au-dessous du bois de Mont-Aubert près du Gué Landry ». Il parle des bords de la Loire près de Chinon, des environs de Tours, comme un familier de cette région (10).

Dans ses descriptions on perçoit la sensibilité frémissante, mais contenue d'un amoureux de son terroir. Elle ira se développant au cours des années, pour atteindre son plein épanouissement dans ses Essais sur le Finistère.

(9) « Mémoire n° 2 exposant les recherches sur les antiquités de France ». Archives de Kerdanet, château de Kerduden.

(10) Museum. Pr. 4083 A, Journal de botanique appliquée à l'agriculture, à la médecine et aux arts, rédigé par N. A. Desvaux, 1814, t. III, p. 131, 144 ; t. IV, p. 70-79, p. 131-136, p. 145-169. Bibliothèque nationale, S. 29752, « Précis géologique sur le bassin calcaire et tertiaire des environs de Dinan », p. 12.

C'est encore de Paris et sous le millésime de 1815 qu'il fait paraître un nouveau travail sur les plantes.

Il annonce en outre dans le titre « une notice sur les environs de Fougères ». Mais, hélas ! la promesse est fallacieuse. L'exemplaire du Museum pas plus que celui de la Bibliothèque Nationale ne contiennent la notice annoncée (11).

Ainsi durant cette période tragique de 1814 à 1815 la vocation botanique de Bachelot est assez accusée pour lui laisser la liberté d'esprit de voyager pour meubler ses herbiers et de publier des études sur les mousses alors que par deux fois l'Empire s'écroule. Et cependant Bachelot est un admirateur de Napoléon. Il a son portrait chez lui. Reconnaisant, en 1821, à Ste-Marie du Ménéhom, qu'un aubergiste est un vieux soldat de l'Empire, il trinque avec lui. Il prend soin de noter en 1839, qu'il lit le quatrième volume de *l'Histoire de Napoléon* par Norvins.

Il semble bien qu'il ait traversé toute la période de l'Empire sans avoir été touché par la conscription. Et cela ne laisse pas que d'étonner. Car, célibataire, robuste certainement — ses nombreux voyages le prouvent — il était tout désigné pour le service militaire. Son cas particulier confirme, par un exemple typique, que la charge de la conscription a été beaucoup moins lourde sous l'Empire qu'on ne l'imagine généralement.

Cependant il a appartenu à l'armée, de façon éphémère, il est vrai. En 1815, il fait suivre son nom du titre de : « officier et juge suppléant au tribunal supérieur de discipline militaire de la 4<sup>e</sup> légion de la Garde Nationale de Paris » et il dédie son étude à « M. le comte Jaubert, conseiller d'Etat, chef de la 4<sup>e</sup> légion de la Garde nationale de Paris ».

Et dans son Mémoire n° I (12) il déclare : « La capitale menacée m'avu aussi dans les lignes destinées à la protéger et remplir avec zèle le rôle d'officier de la 4<sup>e</sup> légion depuis son origine jusqu'après la 2<sup>e</sup> capitulation : j'ai

(11) Bibl. nat., Sp. 2170, « Etudes cryptogamiques ou Monographies de divers genres de mousses, précédées d'une notice sur les environs de Fougères et d'un Essai sur la classification des mousses », par B. de la Pylaie, Paris 1815, in-8, 32 pages.

(12) Mémoire n° 1. Archives de Kerdanet à Lesneven.

essuyé par conséquent tout ce service pénible. Rappelé par ma mère auprès d'elle quand les Prussiens eurent le projet d'occuper la Bretagne, alors je quittai Paris, la Garde Nationale, qui ne me permettait qu'une courte absence, et regardant mon tribut politique comme payé à la France, je rentrai dans le domaine de l'étude, de l'observation et me livrai à de nouvelles recherches. »

On aimerait trouver un peu plus d'émotion dans ces lignes dont la sécheresse surprend d'autant plus que ce qu'on croit savoir des opinions de l'auteur laisserait prévoir d'autres sentiments.

Mais elles ont été écrites en 1828, sous le règne de Charles X, pour une candidature, et il s'est cru tenu sans doute à une prudente réserve dans l'évocation d'une période et d'un régime exécrés sous la Restauration.

Donc en 1815, il revient à Fougères. Il fait de nouveaux dessins du Château « dont quelques parties l'emportent sous le rapport de leur architecture sur les murailles d'Avignon, réputées les plus belles de France » (13). Il parcourt les environs, son album en main : Saint-Aubin-du-Cormier et les ruines de son château, le Mont-Saint-Michel, la forêt de Haute-Sève, près de Mézières, celle de Ville-Cartier, près d'Antrain, celle de Fougères, le bois de Mont-Belleu, le Mont-Dol le voient tour à tour, attentionné à leurs vieux souvenirs, en quête de leurs monuments mégalithiques, ce qu'il appelle « leurs pierres Druydiques » car il commence à s'intéresser à l'archéologie.

Puis à la fin de l'année, au mois de décembre, il explore la région de Dinan, descend la Rance, arrive à Saint-Malo, va à Dinard, à l'île de Cézembre, toujours herborisant, et, en 1843, il rapporte que la récolte d'une plante sur la côte nord de cette île faillit lui coûter la vie.

Jusqu'alors ses déplacements s'étaient bornés aux régions limitrophes de Fougères.

Au début de 1816, il étend le champ de ses investigations. Il visite Corseul, Jugon, Saint-Brieuc. Beaucoup plus tard, en 1845, il conte qu'en cette même année 1815 tout le monde voulait, excepté lui, qu'il fût Louis XVII. Mais cette assertion tardive est assez sujette à caution, car, s'il

(13) Mémoire n° 2. *Ibid.*

fallait l'en croire, les aventures de ce genre qui lui seraient arrivées — la suite de cette notice le montrera — sont vraiment par trop fréquentes.

Puis il prolonge son voyage jusque dans le Finistère. Il va d'un trait à Brest où il rend visite à M. de Fréminville, archéologue déjà connu et parcourt la partie montagneuse du Finistère, le Léonais. On le voit à Saint-Pol, au Fret, dans la forêt de Cranou.

Tout ceci se passe au début et au printemps de 1816. Et la même année, sa passion de l'histoire naturelle va le pousser jusqu'à l'île de Terre-Neuve pour y poursuivre ses recherches. Il entreprendra ensuite un second voyage au même endroit en 1819 et 1820.

Ce n'était pas une petite affaire à cette époque, qu'une expédition dans ces parages. Il n'hésite pas cependant à en affronter par deux fois les risques et les fatigues. Et il y a d'autant plus de mérite que c'est à ses frais, il le dit formellement (14), qu'il accomplit ses deux séjours à Terre-Neuve.

Cependant des facilités, qui prouvent d'ailleurs ses relations avec le Museum, lui ont été accordées, car c'est à bord des navires de l'Etat qu'il traverse l'Atlantique, c'est à bord qu'il a son quartier-général.

Il vient d'avoir 30 ans. Il s'embarque à Brest et part le 3 juin 1816 à 8 heures du matin sur la frégate « la Cybèle » ayant MM. de Kergariou pour commandant et de Bougainville pour commandant en second. Le voyage dure 26 jours, au cours duquel, sauf un coup de vent dans le voisinage des Açores, la mer fut constamment belle. Arrivé à Saint-Pierre, il trouve comme gouverneur M. Bourillon, de Saint-Malo, et en trace, ainsi que de toute sa famille, un humoristique portrait :

« M. Bourillon n'a pu soustraire sa famille au génie plaisant de quelques malins bretons, ses vassaux, qui ont surnommé sa demoiselle, jeune, grande et jolie personne, la princesse morue ; M. Flétan, petit poisson assez comparable à l'anchois rentre aussi dans sa parenté : c'est le fils du gouverneur, personnage assez fluet et borgne ; l'encor-

(14) Museum, 1977, t. VII. Lettre autographe à M. Desfontaines : « le voyage que j'ai fait à Terre-Neuve en 1816, à mes frais... »

net et le capelan, petits hôtes de l'océan avec lesquels on amorce la morue, eussent été omis avec trop d'injustice pour ne pas les placer à la cour : ce sont deux amis ou cousins de son Eminence... » (15).

Et il se met à herboriser, tout en déplorant l'inconfort de son installation à bord et la pénurie de ses moyens (16). Il demeure ainsi au Croc jusqu'au 5 août, date à laquelle il s'embarque pour faire le tour de Terre-Neuve. Le 7 août il est à l'entrée du détroit de Bellisle ; le 8, il est en vue du Labrador. Mais le mauvais temps survenant, il faut revenir vers le Croc sans avoir pu achever le périple.

Et l'herborisation reprend jusqu'au 11 octobre, avec envoi de plantes au Museum qui les possède encore dans ses collections. Il part alors sur « la Cybèle » pour la France et arrive à Brest le 21 octobre 1816 à midi, après une traversée qui, cette fois, a duré onze jours (17).

De la frégate même il écrit à M. de l'Espinasse une lettre datée du 23 octobre lui racontant ses aventures.

Ce premier voyage n'a pas épuisé sa curiosité et, malgré les moustiques dont il a conservé un mauvais souvenir, il repart de Brest pour Terre-Neuve le 1<sup>er</sup> juillet 1819 sur la corvette « L'Espérance », commandée par M. Desrotours. Il y restera cette fois plus d'un an.

Arrivé à St-Pierre le 29 juillet, il consacre août et septembre à la botanique, puis s'embarque le 10 octobre avec M. Leprince sur la goélette « la Rose » pour la baie du Désespoir. Il relâche à Miquelon ; assiste dans la nuit du 12 au 13 octobre au spectacle d'une aurore boréale sans pareille, est pris le 15 dans un ouragan qui met toutes les goélettes à la côte et repart le 16 avec Brillaut pour la baie du Désespoir où il stationne jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre. De retour à Saint-Pierre le 6 décembre, il étend son activité à la zoologie à laquelle il va consacrer cinq mois jusqu'en mai 1820. Puis de nouveau il reprend ses études de botanique. En novembre il a envoyé des oiseaux au Museum par l'« expéditive » déclare-t-il ; en juin 1820 il

(15) Museum, ms. 1757. Lettre autographe à M. de Lespinasse.

(16) Museum, ms. 1977, t. VII. Lettre autographe à M. Desfontaines, du 14 avril 1818.

(17) Museum, ms. 1802, 86 pages, Journal du Voyage de Terre-Neuve, 3 cahiers.

en envoie d'autres par le brick « le Favori » et il exécute de beaux dessins de poissons qui figurent encore dans le manuscrit de son deuxième voyage détenu par le Museum.

Puis le 17 juillet 1820 il part de Saint-Pierre pour finir le tour de Terre-Neuve, entrepris en 1816, et est de retour au Croc le 5 septembre 1820 au soir. Il ira encore, au cours du même mois, à la baie de Saint-Julien.

Le 18 octobre 1820, il embarque sur la corvette « l'Active », commandée par M. de Robillard, pour rentrer définitivement en France où il arrive le 2 novembre 1820, à 9 heures du soir, en rade de l'île d'Aix (18).

De ses deux voyages successifs il a rapporté la matière de plusieurs manuscrits consacrés à la flore et à la faune de Terre-Neuve (19), de nombreux dessins d'oiseaux, de poissons, de coquillages et de plantes, des vues panoramiques de Terre-Neuve (20), le récit de ses voyages (21), une « Notice » (imprimée) sur l'île de Terre-Neuve et les îles voisines dédiée à M. de Jussieu. Plus tard enfin, en 1829, il publiera un ouvrage sur la flore de Terre-Neuve et des îles Saint-Pierre et Miclon (*sic*) (22).

Mais entre ses deux voyages à Terre-Neuve, durant les années 1817 et 1818 il n'est pas resté inoccupé.

Revenu en France le 21 octobre 1816, après un séjour d'un mois à Brest (23), il se rend directement à Fougères avec la riche collection qu'il rapporte des terres boréales.

Puis au printemps 1817, toujours le crayon en main, il parcourt la Normandie occidentale ; on le voit à Avranches, à Coutances, il s'arrête un mois à Cherbourg et revient en Bretagne par le littoral, par Domfront et Saint-Hilaire-du-Harcouët.

Il semble bien qu'en automne il ait fait une première reconnaissance de l'île d'Ouessant (24).

---

(18) Museum, ms. 1803, 2 cahiers rédigés à Terre-Neuve.

(19) Museum, mss. 1757, 1799, 1800.

(20) Museum, ms. 1798.

(21) Museum, ms. 1800, 1801, 1802, 1806.

(22) Bibl. nat., s. 1817. « Flore de Terre-Neuve et des îles St-Pierre et Miclon ».

(23) Museum, ms. 1757. Lettre autographe à M. de Lespinasse.

(24) Bibl. nat., s. 1817. « J'ai trouvé un échantillon de cette laminaire en France à l'île d'Ouessant en 1817 ».

En tous cas, il est certain qu'il a passé en Basse-Bretagne la fin de l'année 1818 et le début de 1819 jusqu'à son second départ pour Terre-Neuve.

En automne 1818 il explore les îles d'Ouessant, de Molène, de Béniguet et toutes les petites îles de l'extrémité du Finistère.

Il en tire la matière d'un Essai sur l'ichtyographie de l'île d'Ouessant, qu'il dédie au Comte de Lacépède (25) et au début de laquelle il décrit de façon très vivante et parfois pittoresque la pêche, soit à la ligne, soit en bateau et les conditions de vie des pêcheurs.

Il passe l'hiver à Brest et dès le printemps 1819, il visite la partie la plus sauvage du département, les environs de la butte Saint-Michel et la forêt de Cranou : « Cette montagne Saint-Michel, comme tous les autres lieux élevés de la province, sont un point de réunion pour toute la population des environs, un jour chaque année. L'on y boit, l'on y danse, l'on y vend du bétail, des étoffes, de la mercerie, c'est un jour de fête qui porte le nom d'« Assemblée », de « Pardon », selon les diocèses (26). » Il y recueille les matériaux d'un grand travail projeté sur le Finistère, travail qu'il mènera à bonne fin en 1843 seulement .

Dans l'intervalle de ces deux excursions, en mars, avril et mai 1818, il est à Paris.

C'est alors que débutent chez lui les manifestations publiques d'un nouveau genre d'activité : l'archéologie, qu'il mènera de front avec l'histoire naturelle pendant un certain nombre d'années. Puis, progressivement, cette dernière prendra de moins en moins de place dans ses préoccupations, pour disparaître complètement à partir de 1835. L'archéologie aura supplanté sa rivale.

Le 29 mars 1818, à la séance de la Société des Antiquaires de France (27), Bachelot de la Pylaie est en effet présenté aux membres résidants par M. Lenoir qui annonce l'intention du néophyte de communiquer des travaux archéologiques dont il s'est occupé. Le président l'invite à prendre séance. M. de la Pylaie lit un mémoire intitulé :

(25) Museum, ms. 1757.

(26) Mémoire n° 2. Archives de Kerdanet.

(27) S. A. F. Procès-Verbaux 1817-1835, séance du 29 mars 1818.

« Recherche sur l'emploi d'une pierre coquillière de transport et découverte d'anciens tombeaux ».

Puis, poussant ses avantages, il postule immédiatement son admission au nombre des associés correspondants. Mais un membre de la Société fait observer que le règlement exige une demande par écrit. Qu'à cela ne tienne, la demande est rédigée et signée sur-le-champ. Puis le président nomme une commission composée de MM. de Roquefort et Bottin qui rédigera un rapport sur les titres de M. de la Pylaie.

Sans en attendre les résultats, il se présente de nouveau à la séance du 9 avril, y est reçu à titre étranger, lit un mémoire sur des observations faites par lui dans le pays des Agnotes (Deauville), sur la côte nord-ouest et à l'extrémité de l'Armorique et sur les monuments druidiques de l'île de Guernesey. Il dépose en même temps le dessin des dolmens de St-Pol-de-Léon et promet une notice sur ces curieux monuments.

Mais les membres présents goûtent peu la pression qu'on tente d'exercer sur eux de cette manière. On prie la Pylaie de sortir. Bottin, le rapporteur de l'enquête, souligne l'irrégularité de la demande. On trouve les délais bien courts, le nombre des associés présents bien faible. La décision est ajournée. Elle l'est encore aux séances du 20 avril et du 9 mai, auxquelles la Pylaie se présente de nouveau et n'est pas admis, bien qu'il apporte en don de joyeux avènement, sept médailles romaines trouvées à Corseul.

Bref, c'est seulement le 19 mai 1818 que Jean-Marie Bachelot de la Pylaie, de la ville de Fougères, est agréé comme associé correspondant de la Société des Antiquaires de France (28).

Mais le récipiendaire n'a pas attendu la proclamation du résultat. Dès le 14 avril, dans une lettre à M. Desfontaines, directeur du Jardin des plantes, sur la flore de Terre-Neuve, il signe : de la Pylaie, membre de la Société des antiquaires de France, de la Société d'agriculture du

---

(28) S. A. F. Procès-Verbaux 1817-1825, séances des 29 mars, 9 avril, 20 avril, 9 mai et 19 mai 1818.

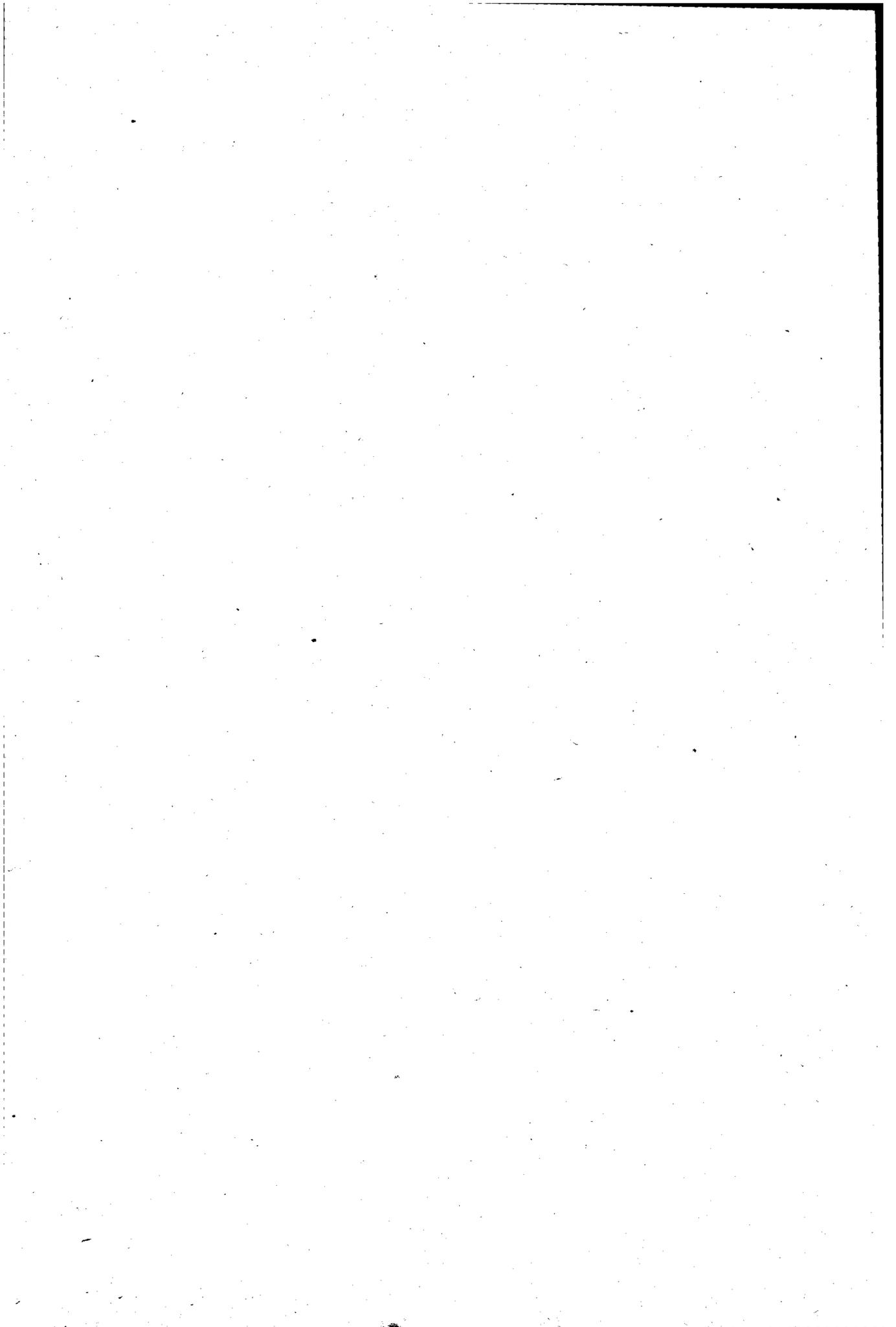
département de la Mayenne, de l'Académie de peinture de Rennes, etc (29).

Comment a-t-il eu l'idée de faire partie de la Société des antiquaires, il ne le dit pas. Mais si l'on remarque qu'avant lui, Rallier, de Fougères, en est membre correspondant, on peut penser sans trop de crainte d'erreur, qu'il doit à son compatriote, qui est en même temps son aîné et son devancier en études archéologiques, d'avoir désiré d'appartenir lui aussi à cette compagnie.

Avec la fin de l'année 1820 se clôt une période de la vie de Bachelot de la Pylaie, ce que nous pourrions appeler la période aventureuse. Désormais ses voyages, pour nombreux qu'ils soient, se borneront à la France et à la Belgique.

---

(29) Museum, ms. 1977, t. VII.



## CHAPITRE II

**La vie dispersée de Bachelot de la Pylaie  
Ses embarras financiers**

(1821-1842)

Jusqu'en 1821 l'existence de Bachelot de la Pylaie a été remarquablement unie dans la variété et l'amplitude de ses déplacements : elle a été consacrée pour ainsi dire uniquement à l'histoire naturelle, cause déterminante de ses deux voyages à Terre-Neuve. Sans doute dans l'intervalle, il s'est affilié à la Société des Antiquaires de France et ses premières communications révèlent que déjà, au cours de ses excursions rapides en Bretagne son attention s'est éveillée sur les vieilles pierres et le passé lointain de l'antique Armorique. Mais ce n'est encore qu'un pas timide dans une direction qui ne semble pas la sienne.

A partir de 1821, au contraire, il va durant vingt ans mener de front botanique, dessin et archéologie. Il disperse à tous les carrefours de la Bretagne, de la Vendée, de la côte Basque, au souffle du vent des îles bretonnes et vendéennes, les activités variées qui guident les pas de son humeur vagabonde.

Pendant sa passion pour l'histoire naturelle perd progressivement de son ardeur. Certes, il continue à s'occuper de cette science : nous le verrons bientôt membre de la Société Linnéenne. Mais il exploite alors les résultats de ses recherches antérieures, plus qu'il ne produit de nouvelles découvertes.

En revanche, la verve de son crayon de dessinateur va se développant et le mène par cette voie détournée à l'archéologie qui, bientôt, emporte toutes ses préférences et réduit l'artiste à n'être plus que l'auxiliaire de « l'antiquaire ».

Mais au cours de ses pérégrinations, et durant ses séjours à Paris, insouciant et généreux, Bachelot a dû puiser sans compter dans l'héritage paternel, mangeant son fonds avec son revenu. De graves embarras financiers ont été la conséquence de cette imprévoyance. Ils paralysent pendant les dernières années de cette période l'activité de notre héros. Il ne reprendra la trame de ses investigations et de ses travaux que lorsque leur arrangement lui aura fait recouvrer la liberté d'esprit dont il a besoin pour ses recherches.

## I. — Voyages en Bretagne et sur les côtes basques.

### Premier retour à Paris (1821-1825).

Dès son retour de Terre-Neuve, Bachelot de la Pylaie entame la série de ses prospections dans l'ouest de la France, dont chacune sera coupée d'un retour à Paris où il déverse aux séances des sociétés dont il est membre, l'abondante moisson qu'il a récoltée.

Débarqué le 2 novembre 1820 en rade de l'île d'Aix, il débute aussitôt sans plan préétabli, semble-t-il. Car il se laisse entraîner hors de la ligne qu'il s'est tracée jusqu'alors, va visiter Bordeaux et tout le sud-ouest.

Il s'arrête trois mois à Royan. Et ceci est la conséquence de son état de santé. Il a déjà fait allusion à une grave maladie qui l'aurait atteint durant son séjour à Terre-Neuve et qui l'aurait incité à faire son testament (30). Cette fois, il déclare formellement : « Ma santé altérée par mes voyages à Terre-Neuve exigeait que je prisse enfin du repos; je m'arrêtai en conséquence trois mois à Royan où

(30) Mémoire n° 1. Archives de Kerdanet.

je pris les bains de mer (31). Comme en témoigne sa correspondance avec Desvaux, il séjourne dans le sud-ouest de la France durant la fin de 1820 et la majeure partie de 1821.

C'est alors en passant par Bordeaux qu'il se présente à l'Académie des sciences, des belles-lettres et des arts de cette ville, expose dans une conférence, les résultats de son voyage à Terre-Neuve, fait don généreusement, au musée de la ville, des plantes qu'il en a rapportées ainsi que d'oiseaux de la même provenance. En remerciement, dans sa séance du 21 mars 1821, l'Académie le reçoit au nombre de ses membres correspondants (32).

Car c'est là une caractéristique de Bachelot. Partout où sur son passage se rencontre une société savante, il s'y agrège avec un zèle aussi vif qu'il est rapide à s'éteindre après cette première et parfois unique manifestation. Il n'en demeure qu'un titre de plus dont il aime à faire suivre sa signature dans les multiples opuscules qu'il va semer tout au long de ses courses.

Revenu à Fougères au mois de novembre 1821, il y prolonge son séjour, coupé cependant de brèves échappées sur Brest et sur Quimper jusqu'en juillet 1822 (33). Il y est retenu par une grave maladie de sa mère avec laquelle il vient de se réconcilier : « nous faisant quelques concessions réciproques, la nature a repris tous ses droits sur nos cœurs, je suis enchanté de notre racommodement ».

Quelles avaient été les causes de leur rupture ? Il semble bien d'après les allusions qu'il en fait dans ses lettres à Desvaux, que sa mère voyait d'un mauvais œil les dépenses certainement excessives déjà auxquelles sa vie vagabonde l'entraînait. « Une économie mal raisonnée avait été le tort de ma mère, mais elle a racheté ce tort dont les résultats tournent néanmoins à mon avantage par un soin si particulier de ma fortune pendant mes voyages qu'une juste reconnaissance m'a fait oublier le passé d'une part, son caractère

(31) Mémoire n° 2. Archives de Kerdanet.

(32) Précis des travaux de l'Académie royale de Bordeaux pendant l'année 1821. Discours prononcé par B. de la Pylaie, naturaliste, à la séance du 21 mars 1821. Documents communiqués par M. Le Goaziou.

(33) Lettres du 4 décembre 1821, 5 janvier, 16 mai, 7 juillet 1822 à M. Desvaux.

de l'autre et j'ai eu le bonheur de retrouver tout le prix des baisers d'une mère (34). »

Pour peu de temps cependant, car elle meurt fin août et il apprend son décès à Quimper (35).

C'est à Quimper, en effet, qu'il établit son quartier général, entre ses séjours à Fougères, et de là qu'il rayonne jusqu'à son départ pour le S.-O. en février 1823.

De cette époque date son attachement pour Gustave de Bièvre qui sera son compagnon de voyage pendant onze ans.

C'est un jeune homme de seize ans, fils d'un propriétaire-colon de Bordeaux, dont il a fait certainement la connaissance l'année précédente, lors de son séjour dans cette ville. Il en parle pour la première fois dans une lettre du 3 juin 1821, adressée de Niort à M. Desvaux.

Gustave de Bièvre lui sert d'abord d'aide-naturaliste et transcrit ses manuscrits. Puis il devient dessinateur, s'adonne à la peinture. L'affection de Bachelot pour cet enfant va sans cesse croissant. Il est devenu pour lui un véritable fils, lorsqu'il meurt tuberculeux entre ses bras à Noirmoutiers en 1832 (36).

Pendant Bachelot est parti de Fougères pour explorer l'intérieur de la Bretagne, les montagnes de Rosmagren (37) et celles d'Arrée.

Son intention est de revenir par les Montagnes Noires, en suivant le côté sud de la ligne centrale (38).

(34) Lettre du 4 décembre 1821 à M. Desvaux.

(35) Lettre du 30 octobre 1822 à M. Desvaux.

(36) Acte de décès du 10 septembre 1832.

(37) Dans son étude sur les « Principales hauteurs de Bretagne », p. 20 des « Etudes archéologiques et géographiques », Bachelot nous apprend que « sur la carte de Bretagne publiée par Delafosse, en 1760, l'extrémité orientale des montagnes d'Arhès porte le nom de monts de Rosmagren : elle comprend la portion qui s'étend depuis la Source de Guer ou rivière de Lannion jusqu'à celle du Relec qui forme la principale des petites rivières qui arrivent à Morlaix. Viennent ensuite les montagnes d'Arhès proprement dites qui se terminent du côté de Quimerch et de la forêt de Cranou.

(38) E. A. G. Note de la page 36 : « le 1<sup>er</sup> février 1822, lorsque j'entrepris mon voyage pour connaître l'intérieur de la Bretagne, je suivis en conséquence la côte nord de la ligne médiane, afin de visiter les montagnes de Rosmagren et celles d'Arrée qui forment la partie occidentale de la chaîne granitique. Je me rendis ainsi en ligne droite de Fougères à Brest et devais revenir par les Montagnes Noires, en suivant le côté sud de la ligne centrale.

Parti de Quimper, il va s'établir à Crozon et là se place un incident de voyage qu'il contera avec verve quelque vingt ans plus tard. Pris pour le général Berton, il est emmené entre deux gendarmes avec Gustave de Bièvre jusqu'à Châtaulin, où le préfet du Finistère qui s'y trouvait par hasard mit fin à ce quiproquo (39).

Si vingt ans plus tard il a pris du bon côté l'incident, sans doute n'en fut-il pas de même au moment.

C'était, en effet, l'époque trouble de la Restauration, où le libéralisme appuyé par les Carbonari et les demi-soldes de l'Empire menait contre le Gouvernement une rude campagne accompagnée de conspirations et de soulèvements.

Au début de cette année 1821, le général Berton, un vétérane de l'Empire, chef désigné d'un mouvement dont le centre était Saumur, était signalé en Bretagne, en Vendée, au Poitou. Il était recherché dans toute la région et ainsi s'explique l'erreur dont fut victime Bachelot. Après l'échec de la révolte de Thouars et de Saumur, le général Berton devait venir prendre contact à La Rochelle avec les quatre sergents de la vente du 45<sup>e</sup> de ligne. Son arrestation et sa fin tragique, celle des quatre sergents de La Rochelle fin 1822 eurent un retentissement énorme.

Replacé dans son cadre, l'incident rapporté par Bachelot de sa mésaventure n'a rien que de naturel.

Il faut se représenter, en effet, la curiosité et la méfiance que devaient soulever à cette époque et dans cette partie reculée de la Bretagne le passage d'un étranger tel que Bachelot. Le côté mystérieux pour la population de ses recherches, ses questions indiscretes, ses allures mêmes, tout contribuait à le rendre suspect. Et sans doute en son for intérieur devait-il supputer ce que ses antécédents familiaux pouvaient avoir de désagréable pour lui en de telles circonstances. Mais il ne nous a pas fait confiance de ses pensées, même sous le règne de Louis-Philippe, lorsqu'il rapporte les faits, alors cependant qu'il eut déjà pu

---

(39) Mémoire n° 2. Archives de Kerdanet. E. A. G., p. 77. « Epoque où il la traversait avec Gustave de Bièvre entre deux gendarmes parce que pris à Crozon pour le général Berton », p. 153, en note, récit de l'aventure.

faire étalage de sentiments qu'il exprimera avec une franchise brutale un peu plus tard.

Puis Bonnemaïson, un botaniste connu l'y incitant, il va passer les mois d'août et de septembre à l'île de Sein « la plus triste et la plus pauvre de tout l'univers » et s'y livre à corps perdu à l'étude des algues marines.

La saison s'avancant, il renonce à traverser à pied la Bretagne par la partie centrale parallèlement à la ligne nord qu'il a suivie au printemps dernier.

Il se borne de Quimper à rayonner dans toute la région, à Penmarc'h, à Concarneau.

Et c'est alors, au début de 1823, qu'il part de nouveau pour le midi : « Le retour du printemps réveilla chez moi le goût de la botanique et je partis pour aller à Bayonne vérifier si les productions de l'Océan se trouvaient identiques avec nos espèces armoricaines. » (39<sup>bis</sup>).

Le 18 mars 1823 il est à Saint-Sébastien « où je suis venu sans doute pour la rémission de mes péchés » car une nouvelle mésaventure l'y attend.

Pris pour un espion, à la veille de l'entrée en Espagne de l'armée française, il est arrêté et reste dix jours enfermé avec une sentinelle à sa porte. Mais il conserve toute sa liberté d'esprit et narre avec humour son malheur à son ami Desvaux (40).

*« Chevalier errant dans le domaine de Flore, je suis en butte à toutes les vicissitudes... Au seuil de la porte de ma chambre, pour limite de ma liberté, un cerbère armé de pied en cap à l'entrée de cet enfer.*

*« A pareille époque, il y a un an, pris pour rouge ardent, pour le général Berton, puisqu'il faut trancher le mot, j'étais conduit par la gendarmerie, du fond de la Bretagne au préfet du Finistère. Cette année je me trouve donc l'objet d'une autre méprise en sens inverse et je suis aux arrêts chez moi comme blanc déguisé. »*

Aussi, son passeport visé, s'empresse-t-il de quitter la

---

(39<sup>bis</sup>) Mémoire n° 2. Archives de Kerdanet.

(40) Lettre du 4 avril 1823 datée de St-Sébastien,

ville et de rentrer en France, d'où il voit de Saint-Jean-de-Luz les troupes françaises franchir la frontière.

On le trouve à Bayonne, à Dax, sur les bords de la Bidassoa, à Hendaye.

Puis revenant sur ses pas, il s'arrête quarante jours à Biarritz, pousse une pointe sur Bordeaux où il séjourne deux semaines et achève la belle saison à Royan. Il visite ensuite les Marais Salants et la côte, en face d'Oloron, toujours herborisant. Puis par Rochefort, La Rochelle et Nantes il parvient à Rennes d'où il gagne Fougères au milieu de novembre 1823 (41).

Après ces trois années de pérégrinations, où notes, documents et dessins se sont accumulés, il en fait le dénombrement dans sa ville natale où il va demeurer presque toute l'année 1824.

Il ne demeure pas inactif pour autant. Menant de front histoire naturelle, dessin, archéologie, il est en perpétuels déplacements dans toute la région fougèraise, ainsi qu'en Normandie jusqu'à Domfront, Bagnoles et Alençon.

Il entretient en même temps une abondante correspondance avec son ami Desvaux, se tient en relations avec la Société des Antiquaires et la Société linnéenne de Paris, travaille à la rédaction de sa flore de Terre-Neuve, s'occupe des élections.

Il reçoit chez lui rue de la Pinterie son ami, va aussi lui rendre visite à Angers « embrasser M<sup>me</sup> Desvaux et sa fille et revoir Léopold grandi ».

C'est la première apparition dans sa vie de la jeune Louise Desvaux, qu'il entourera toujours d'une tendre affection et dont plus tard il fera sa légataire universelle.

Toute son activité se traduit par de copieuses notes de botanique et par une collection de dessins des châteaux de la région à six lieues à la rnode : « Qué' d'obligations ne m'auront pas tous ces hobereaux d'Armorique, car qui saurait sans moi que Cotin a prêché ! et notre pays lui-même par la variété de ses sites, leur disposition si pittoresque a bien des titres pour qu'un Breton déchire sous ce

(41) Lettre du 30 décembre 1823 à Desvaux.

rapport le voile d'oubli et d'indifférence qui couvrait le sol natal. » (42).

Pour composer sa collection, il ne ménage pas sa peine, dessinant par tous les temps « je n'ai manqué aucun instant propice ; j'ai même eu le courage de dessiner un jour sous un parapluie » (43).

Par trois lettres successives, il en annonce l'envoi prochain à la Société des antiquaires (44).

Hélas ! cette alléchante promesse ainsi réitérée n'a pas été tenue. Les archives de la S.A.F. ne contiennent aucun de ces dessins. Aucun des procès-verbaux ne relate leur présentation.

Et cependant il a fait lui-même verbalement au cours d'une séance le rapport de ses excursions récentes à travers toute la Bretagne et dans le golfe de Gascogne (45).

Sans doute le dessinateur a-t-il changé d'avis et peut-être, donnant une autre destination plus lucrative à son œuvre, les a-t-il remis à la maison Didot pour être publiés dans l'ouvrage intitulé « Le voyageur en France ». Ce seraient les originaux des gravures qui ont conservé le nom de la Pylaie jusqu'à nous (46).

Simultanément, il met la Société linnéenne de Paris, sur les listes de laquelle il figure comme correspondant national (47), au courant de ses travaux.

C'est ainsi qu'aux séances du 1<sup>er</sup> février et du 20 mai 1824 le Secrétaire peut faire connaître le plan d'un ouvrage que Bachelot a préparé sur la flore de Terre-Neuve et des îles Saint-Pierre et Miquelon. Ce travail doit, d'après l'auteur être imprimé en 1825 en 2 volumes in-4°

(42) Lettre du 26 juillet 1824 à Desvaux.

(43) Lettre du 11 août 1824 à Desvaux.

(44) S. A. F. Procès-Verbaux. Séances du 28 février, 19 juillet et 19 août 1824. Mémoires, t. VII, 1826, 4<sup>e</sup> rapport sur les travaux par M. S. Bottin.

(45) S. A. F. Mémoires, t. VII, 1826, 4<sup>e</sup> rapport sur les travaux par M. S. Bottin, p. CLXXI.

(46) Des recherches ont été faites pour les retrouver à la maison d'édition Didot qui s'y est prêtée très aimablement. Mais elles n'ont pas abouti, les originaux ont disparu.

(47) Museum, Pr. 4383. Mémoires de la Société linnéenne de Paris, t. III, 1825, p. XCV. Correspondants nat. Ille-et-Vilaine : de la Pylaie (B), naturaliste à Fougères.

avec 100 figures analytiques dessinées sur les plantes vivantes (48). Mais, comme beaucoup de projets de la Pylaie, celui-ci n'est pas suivi d'exécution. Il ne se réalisera, et incomplètement qu'en 1829.

Puis l'année 1824 touchant à sa fin, précédé de ses alléchantes promesses aux sociétés savantes dont il fait partie, portant avec lui dans ses bagages collections de plantes, dessins, notes et rapports, il se met en route pour Paris.

Il y est le samedi 4 décembre 1824 et durant la majeure partie de 1825 va faire preuve dans tous les domaines de la même dévorante activité qui le caractérise dans ses déplacements « les jours ici sont des minutes », déclare-t-il (49).

Tout d'abord il lui faut un gîte. Il est descendu à l'Hôtel des Fermes, rue du Boulois. Mais « c'est un véritable enfer » aussi a-t-il cherché bien vite à en déguerpir et il trouve son affaire dans une pension de famille de la rue Neuve-St-Etienne chez un certain M. Lecomte.

L'année suivante il habite 52, rue de Grenelle-Saint-Germain, puis s'installe près du Luxembourg, rue de Vaugirard, impasse de Madame pour revenir rue de Richelieu. Il garde cette adresse jusqu'en 1828 ou 1829. Alors une curieuse lettre de lui adressée au naturaliste René Primevère Besson et conservée à la bibliothèque de Rochefort fait part de son changement de domicile, 40, rue de Bondy : « Il faut vous écrire aujourd'hui, mon ami, car le diamètre entier du globe terrestre, c'est-à-dire de la ville de Paris se trouve entre vous et moi. J'ai quitté la rue de Richelieu, ses tailleurs, sa vie, pour venir habiter l'Hôtel de notre député, M. de la Riboisière, gendre de M. le Ministre des Finances (50). Comme il avait un appartement qui me convenait à merveille, il a voulu que je vinsse l'habiter et trop de motifs me portaient à me rendre à son aimable invitation pour que je balançasse à me rapprocher du soleil, puisse-t-il jamais échauffer de ses rayons quelques naturalistes. » (51).

(48) Museum, Pr. 4383. Mémoires de la Société linnéenne, t. III, 1825, séances, p. 22.

(49) Lettre du 16 décembre 1824 à Desvaux.

(50) Roy.

(51) Bibliothèque municipale de Rochefort-sur-Mer, lettre auto-

Toutefois, en dépit des commodités entrevues, Bachelot devait déménager dans Paris, maintes fois encore. Nous aurons l'occasion de le constater. Sa passion de déplacements s'étend même à son domicile.

Pourvu, tout au moins temporairement, de ce côté, il reprend aussitôt contact avec les sommités du monde naturaliste.

« J'ai à me louer infiniment de tous nos savants : le bon M. de Jussieu m'a fait mille amitiés, de même que M. de la Marck, M. Brogniart m'a accueilli d'une manière charmante ; Bory m'a sauté au col ; M. Desfontaine a été tempéré... M. de Saint-Hilaire d'une affabilité suffisante... je n'ai pas encore salué MM. Cuvier, Delessart, de Humboldt et Lacépède ; j'attends pour ce le complément de ma garde-robe. » (52).

Mais s'il se félicite ainsi de l'accueil qu'il reçoit des savants les plus connus de l'époque, ce qui prouve d'ailleurs l'estime en laquelle il était tenu d'eux, il déchanté lorsqu'il va au Museum.

Il a, en effet, la désagréable surprise de constater que les collections qu'il a si généreusement offertes sont restées en souffrance dans les greniers : « On ne savait plus où étaient mes sept à huit caisses... les couvercles ont été en partie brûlés... de ma vie je n'ai été plus navré que quand j'ai vu tout ce désordre ! »

Saint-Hilaire essaie de le consoler en lui confiant que pareille chose lui est arrivée. L'amertume bien naturelle qu'il ressent s'exhale dans cette phrase : « Il faudrait mettre aux Invalides tous ces nestors usés par le plaisir de la Science. » (53).

Une autre déception l'attend dans ses démarches pressantes et réitérées près les éditeurs chez qui il s'efforce de placer avec le dévouement de l'amitié un manuscrit de Desvaux sans oublier les siens propres. Ses échecs lui arrachent ce cri : « Les imprimeurs, bon Dieu, sont une race en général bien canaille ! » (54).

graphe de Bachelot de la Pylaie à René Primevère-Lesson. Document communiqué par M. Le Goaziou.

(52) Lettre du 16 décembre 1824 à Desvaux.

(53) Lettre du 18 juin 1825 à Desvaux.

(54) Lettre du 27 février 1825 à Desvaux.

Courant les éditeurs, s'affairant au Museum, il ne néglige pour autant ni la Société des antiquaires ni l'Institut, ni la Société linnéenne.

Dès le mois de janvier il assiste à une séance de l'Institut où il lit une notice (55) et les Annales des sciences naturelles accueillent deux de ses études (56).

Puis il prend part, le 21 mai, dans le bois de Meudon, à la fête champêtre de la Société linnéenne, y lit son travail sur Terre-Neuve, offre plusieurs échantillons de la « *Linnoea Boraelia* » qu'il a rapportés, assiste au banquet de clôture (57). Le 7 juillet, il est présent à la Société linnéenne et y fait un exposé rapide sur Terre-Neuve.

En août, il herborise à l'île des Cygnes (58). Enfin, il fait paraître dans les mémoires de la Société une notice de 180 pages sur Terre-Neuve (59). Entre temps, il va passer avec Bièvre, quelques jours au château de Rungis chez la V<sup>ss</sup>e de Chavaignac. Mais la santé de son jeune compagnon l'inquiète. Il doit l'envoyer à Bordeaux, pour se rétablir et ce départ l'affecte : « La sensibilité loin de s'émousser ne fait que s'accroître chez moi avec l'âge. » (60).

Ces multiples occupations et préoccupations lui laissent encore le temps de s'intéresser au magnétisme que cultive son ami Deleuze et de s'agréger à l'Académie d'Orléans.

Se dépensant ainsi sans compter, le mois de septembre arrive, à la fin duquel il quitte Paris pour Fougères.

Au total, il a consacré l'année 1825 à peu près entièrement à l'histoire naturelle mais surtout pour la mise en œuvre de matériaux antérieurement recueillis et rassemblés.

Ainsi durant ce lustre, parti pour explorer le centre de la Bretagne il se retrouve sur la côte basque qui le voit deux années à la belle saison. L'île de Sein et Fougères l'accueil-

(55) Notice sur l'Encornet des pêcheurs.

(56) Notice sur l'Encornet des pêcheurs et « quelques observations sur les productions de l'île de Terre-Neuve et sur quelques algues de la côte de France appartenant au genre Laminaire ».

(57) Museum, Pr. 4383. Mémoires de la Société linnéenne de Paris, t. VI, 1826. Bulletin linnéen, n° 3, juillet 1825, p. 46.

(58) Museum, Pr. 4383. Bulletin linnéen, n° 4, septembre 1825, p. 65 et 103.

(59) Museum, Pr. 4383. Mémoires de la Société linnéenne, t. IV, p. 417 à 547.

(60) Lettre du 6 décembre 1825 à Desvaux.

lent aussi, successivement. Puis, de retour à Paris, c'est la botanique qui, pendant deux autres années, fait le principal objet de ses soins par ses communications et ses publications à la Société linnéenne, toutes relatives d'ailleurs à ses explorations à Terre-Neuve dans la période précédente de sa vie. La Société des Antiquaires de France n'a guère de lui que des promesses.

## II. — Voyages aux Iles d'Houat et de Hoëdic.

### Deuxième retour à Paris. La Société des Antiquaires prend le pas sur la Société Linnéenne. La région de Fougères (1826-1830).

Le cycle suivant de la vie de Bachelot, de cinq années également, se déroule presque entièrement à Paris, sauf au début un voyage à la pointe occidentale de la Bretagne et à la fin un séjour dans la région fougèraise.

En 1826 il va avoir 40 ans.

Il quitte Paris le 26 septembre 1825 pour Fougères, puis prenant la voiture publique, va visiter « les roches druidiques de Carnac », passe deux mois à l'île de Sein et part ensuite pour les Iles d'Houat et de Hoëdic où il séjourne les deux mois de janvier et de février 1826 (61). Il déclare y avoir plus souffert du froid qu'à Terre-Neuve. Mais il est dédommagé par sa belle récolte d'algues : « Je dirai maintenant, si vous voulez manger du bon turbot, allez à Houat, et si vous voulez trouver monts et merveilles en algologie, allez à Hoëdic. » (62).

De son exploration des deux îles, il rapporte un manuscrit et deux dessins au crayon, l'un représentant une vue de Saint-Gildas prise de l'île d'Hoëdic, l'autre une vue d'Houat (63).

(61) Lettre du 6 décembre 1825 à Desvaux.

(62) Lettre du 1<sup>er</sup> février 1826 à Desvaux.

(63) Museum, ms. 1807. « Essai sur la statistique de l'île d'Houat et de Hoëdic », 1826, 1 cahier avec vues ; 71 feuillets.

De retour à Paris, fin août 1826, il achève son traité de conchyliologie. M. de Condolle lui offre de l'envoyer au Chili avec 6.000 fr. d'appointements par an. Mais il voudrait un tiers de plus et le projet n'a pas de suite (64). Au début de l'année suivante, Gustave de Bièvre, dont il est séparé depuis un an, revient près de lui. Mais pour peu de temps ; car, toujours pour sa santé chancelante, il l'envoie passer l'hiver à Marseille et à Nice (65).

Quant à lui, Bachelot, il reparait à la Société linnéenne dont il est devenu « membre résident » (66). Il assiste aux séances du 7 août, du 12 octobre. Il intervient à chacune d'elles par un compte rendu sommaire de ses courses sur les côtes du Finistère et du Morbihan, par des communications diverses (67). Le Bulletin Linnéen publie une étude de lui (68).

D'autre part l'ambition lui venant, il estime que ses travaux et ses voyages justifieraient fort bien que la Légion d'honneur lui fut attribuée. Et il écrit à Cuvier pour solliciter son appui pour cette candidature, en y joignant comme justification l'exposé de ses voyages à Terre-Neuve et en Bretagne (69).

Enfin cette même année paraît son manuel de Conchyliologie. Il offre cette intéressante particularité qu'il a été édité par Balzac, le grand romancier et dédié à Lamarck ; l'exemplaire que possède le Museum est celui qui fut offert à Cuvier (70).

Il subsiste un curieux témoignage de cette collaboration entre Balzac et Bachelot. C'est une lettre du 27 août 1827 de Balzac à la Pylaie lui rappelant qu'il a deux effets, l'un

---

(64) Lettre du 28 août 1826 à Desvaux.

(65) Lettre du 30 août 1827 à Desvaux.

(66) Museum, Pr. 4383, t. V, 1837, p. CXXXI.

(67) Museum, Pr. 4383. Mémoires de la Société linnéenne, t. V, 1827, p. LXVIII (sur les éponges, sur l'encornet du pêcheur, sur sa nouvelle classification des hydrophiles). Bulletin linnéen, n° 3 de l'année 1826, p. 29, 47, 48 ; n° 5, p. 50.

(68) Museum, Pr. 4383. Mémoires de la Société linnéenne, t. V, 1827, p. 407 à 513 (sur les Cristatelles).

(69) Académie des sciences, fascicule I de l'Inventaire des papiers de Cuvier, n° 248-30, 2 octobre 1826, lettre de la Pylaie à Cuvier.

(70) Museum, 5652.

de 1437 francs et l'autre de 1.000 francs à lui payer à la fin du mois (71).

Amusante rencontre prosaïque d'intérêt pécuniaire entre l'illustre écrivain et son modeste confrère qui se partagent ce trait commun d'être également généreux et hélas ! également toujours à court d'argent.

Son séjour se prolonge à Paris tout au long de 1827. On le retrouve à la Société linnéenne : le 5 avril, le 21 juin, le 9 juillet (72).

Les Mémoires de la Société pour cette année font paraître son étude sur une famille de plantes (73).

Après une courte fugue d'un mois à Fougères, il rallie la capitale où son installation projetée, 37, rue de Richelieu le rappelle pour le 1<sup>er</sup> octobre. Car il ne veut pas être « dans le cas de traverser la rue Cassette ou celle du Pot-de-Fer, non sans une certaine inquiétude, entre onze heures et minuit pour arriver chez moi, à cause de leur isolement ou de la rencontre presque continuelle de gens plus ou moins ivres, revenant par la rue Vaugirard de godailler aux barrières... Ayant aussi redouté que les rues de Paris l'hiver prochain ne fussent pas plus sûres que l'hiver dernier où MM. les Filous ont tant fait de prouesses. La stagnation constante du commerce n'annonce rien de mieux et même bien au contraire. » (74).

Enfin le 2 novembre, Soulange-Bodin, secrétaire général de la Société d'horticulture lui écrit rue de Richelieu et l'invite à venir le dimanche suivant à Fromont : « La campagne a encore quelques charmes ; on se promène dans les serres avec un intérêt plus recueilli ; nos dames ne laissent pas refroidir leurs salons ; et nous avons un lit à vous donner (75). »

Ces deux années 1826 et 1827 marquent l'apogée et

(71) Publiée par G. Cain dans *Promenades dans Paris*, p. 45.

(72) Mémoires de la Société linnéenne, t. VI, 2<sup>e</sup> partie, p. 64, 96, 128. Les habitudes des chevaux de l'île d'Houat. Rapport sur un ouvrage de M. Marquis ; compte rendu d'un mémoire de M. Broudeau.

(73) Museum, Pr. 379. « Etablissement du genre *Sarracenia* en famille et description de la variété *S. purpurea* croissant à l'île de Terre-Neuve, par de la Pylaie, membre résidant. 1 planche (XII), « de la Pylaie del. »

(74) Lettre du 14 octobre 1827 à Desvaux.

(75) Museum, ms. 1883, t. XIII, 1829.

comme le feu d'artifice de sa participation aux travaux de la Société linnéenne. Par la suite son nom ne paraîtra plus dans les documents publiés par cette compagnie.

En revanche et par une sorte de compensation ses interventions se multiplient à la Société des Antiquaires.

De plus, il devient membre de la Société de Géographie, à laquelle il appartiendra jusqu'en 1852.

Déjà, au cours de 1826 et 1827 sans qu'il soit possible de départager ce qui revient à l'une et l'autre année, il a soumis à la Société des Antiquaires des observations verbales sur les monuments celtiques de Locmariaker. Mais, prudemment, l'assemblée demande la rédaction sur ce sujet d'une note par écrit. C'est qu'en effet elle a reçu des communications antérieures d'autres archéologues sur le même sujet. On le prie également de donner plus de développement à une nomenclature qu'il fournit des dolmens qu'il avait examinés sur ce même territoire (76).

On a dû constater que les promesses de la Pylaie n'étaient pas toujours suivies d'exécution, car, ayant décrit une ancienne chaussée qu'il avait observée dans le Morbihan, il doit s'engager sur l'invitation du président à reproduire cette notice et à l'accompagner d'éclaircissements historiques.

Puis, au cours d'une discussion où S. Surenne, professeur à l'Université d'Edimbourg, décrit des vestiges de fortifications en Calédonie qui présentent des pierres cimentées par une forte vitrification, la Pylaie intervient. Il connaît lui aussi un phénomène analogue en France, au château de Sainte-Suzanne. Et, en effet, un peu plus tard, il produit une notice sur ce point, notice insérée dans les Mémoires de la Société (77). Mais le président prend la précaution de spécifier que c'est à la conférence Surenne qu'on est redevable de cette étude et que d'ailleurs, précédemment, l'Académie Celtique a publié un mémoire à ce sujet. Or, coïncidence troublante, M. Rallier, le compatriote de la Pylaie, en est l'auteur (78).

(76) S. A. F., *Mémoires*, t. VIII, 1829.

(77) S. A. F., *Mémoires*, t. VIII, 1829. Notice sur la ville de Sainte-Suzanne, sur les débris de fortifications vitrifiées, de son ancien château et sur les dolmens situés dans son voisinage.

(78) S. A. F., *Mémoires*, t. VIII, 1829, p. 10 et 11. Cambry. M.

Et toujours, par la suite, on pourra voir de même la Pylaie suivre ses compatriotes, membres de la même Société, Fréminville, Penhouet, Rallier, dans ses communications sur Carnac, sur la Roche-aux-Fées, etc., mais jamais les précéder.

A la séance du 14 décembre 1827 il est admis comme membre de la Société de géographie (79).

Une nouvelle activité s'ajoute ainsi à celles que nous lui connaissons. C'est en 1825 qu'on en retrouve trace pour la première fois. En mai de cette année, en effet, le *Bulletin* de la Société mentionne qu'il existe un « Mémoire inédit » de M. de Lapilaye sur le climat de Terre-Neuve, qui renferme d'excellentes notions sur la météorologie (80).

Et dès lors, à intervalles plus ou moins rapprochés, par lettre lorsqu'il est absent de Paris, par interventions personnelles aux séances lorsqu'il séjourne dans la capitale, Bachelot s'intéresse aux travaux de la Compagnie et y participe jusqu'en 1852.

Mais à partir de ce millésime, son nom ne figure plus dans les actes de la Société, pas même pour annoncer son décès. Peut-être avait-il démissionné ? Mais de cela il n'est fait nulle mention non plus. Il faut se résoudre provisoirement à ignorer le mot de cette énigme.

Du moins sommes-nous bien renseignés sur tout ce qui concerne les années antérieures.

En 1828, il offre, à la séance du 11 avril, un opuscule intitulé : « Voyage à l'île de Terre-Neuve » (81).

A la séance du 2 mai, à laquelle il assiste, il lit l'extrait

Cambry a publié un ouvrage intitulé *Monuments Celtiques* et M. Rallier un mémoire publié dans le 3<sup>e</sup> volume des *Mémoires de l'Académie celtique*.

(79) *Bulletin de la Société de géographie*, t. VIII, n<sup>o</sup> 56, décembre 1827, p. 292.

(80) *Ib.*, t. VIII, n<sup>o</sup> 25, mai 1825, p. 285.

(81) La Société de géographie ne possède plus cet opuscule qui ne figure pas non plus à la Bibliothèque nationale ; mais la bibliothèque de Fougères en possède un exemplaire. Son titre exact est : « Voyage à l'île de Terre-Neuve contenant la description des îles voisines et des vues générales sur leur végétation, par M. Bachelot de la Pylaie, correspondant de la Société linnéenne de Paris et de plusieurs autres Sociétés Savantes. Avec une carte dressée par M. Donnet, ingénieur-géographe. Paris, de l'imprimerie de Lebel, imprimeur du Roi, rue d'Erfurth, n<sup>o</sup> 1, 1825 ». C'est un extrait du IV<sup>e</sup> vol. des *Mémoires de la Société linnéenne de Paris*.

d'un mémoire intitulé « Trois nouvelles observations sur les monuments de Carnac en Bretagne ».

Et le compte rendu de la séance note que ce mémoire plus détaillé que tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur ces antiquités célèbres renferme des considérations nouvelles sur l'objet de ce monument.

Tout en participant, en cette année 1828 aux travaux des sociétés auxquelles il appartient, il s'intéresse à la vie courante à Paris et sa correspondance en témoigne, en des termes, qui parfois ne manquent pas de pittoresque : « La nouvelle saison s'annonce mieux, les asperges poussent à merveille dans les plaines du Palais-Royal dont elles assiègent les étalages des restaurants, car on ne dit plus « restaurateur » à Paris depuis que Louis XVIII l'est devenu, et les tilleuls de ce petit centre universel et ceux des Tuileries développent à qui mieux mieux leurs feuilles naissantes.

« Les entreprises publiques courent la poste, telles que les théâtres nouveaux Feydeau, l'Ambigu : tout cela pousse comme des champignons (82). »

Il ne néglige pas non plus ses relations, et voit les maîtres de la botanique : « J'ai rencontré au bout du Pont des Arts M. Desfontaine on ne peut plus extrêmement vieilli depuis sa maladie. M. Deleuze déjà consumé par son magnétisme... M. Gay est gros, gras, dodu depuis son mariage et père par dessus le marché... Le papa Jussieu, courbé comme un vieil arc-en-ciel écrit toujours et notre bon papa Lamarck, penché sur sa jambe gauche de plus en plus s'abaisse chaque jour sur notre dernier domicile sans perdre de son imagination. » (83).

Enfin toujours en 1828, il fait en décembre une courte fugue à Fougères pour participer aux élections. S'il vitupère les fraudes électorales, il se félicite du résultat :

Le député a été réélu avec 92 voix de majorité : M. de la Riboisière ne pouvait espérer triomphe plus glorieux. Les ultras sont atterrés et les prêtres crient partout que la religion est perdue. » (84).

---

(82) Lettre du 31 mars 1828 à Desvaux.

(83) Lettre du 29 décembre 1828 à Desvaux.

(84) Lettre du 29 décembre 1828 à Desvaux.

A la seconde il disserte sur les limites des territoires d'anciennes tribus gauloises dans la région de Quimper.

En 1829 il assiste aux séances du 16 octobre et du 6 novembre de la Société de géographie. A la première il fait une communication sur les résultats des recherches de M. Miorcec de Kerdanet en Bretagne et y ajoute un exposé de ses propres découvertes (85).

Aux Antiquaires chez qui il se trouve tout aussi assidu il présente quelques objets trouvés dans les cercueils de pierre de Millières, près de Chaumont-sur-Marne et lit un mémoire sur Carnac. C'est bien évidemment celui dont il a lu des extraits l'année précédente à la Société de Géographie. Mais alors que cette compagnie en avait accueilli la lecture avec ferveur il n'en va pas de même à la Société des Antiquaires où cette communication soulève des protestations que consigne le procès-verbal.

La même année 1829, les Mémoires de la S.A.F. insèrent la note sur les cercueils de Millières (86) et Didot publie la flore de Terre-Neuve (87) dont on attendait la publication pour 1825. Mais des deux volumes promis le premier seul paraît. Encore ne comprend-il pas les figures annoncées. L'ouvrage restera d'ailleurs inachevé.

Pour quelles raisons ?

Il résulte de l'enquête faite à ce sujet que le nombre de souscripteurs n'étant pas suffisant, l'éditeur n'a pas pu poursuivre la publication.

Or il est vraisemblable que l'auteur n'était pas capable d'assumer les frais sans doute élevés de l'édition.

Les finances de Bachelot de la Pylaie devaient, en effet, commencer dès cette époque à être embarrassées. Ses perpétuels déplacements, ses voyages, son loyer à Paris et les dépenses que nous ignorons devaient absorber et dépasser ses revenus. Nous en aurons la preuve évidente et en verrons les conséquences sept ans plus tard.

---

(85) *Bulletin de la Société de géographie*, t. XII, n. 79, nov. 1829, p. 219, n° 80, déc. 1829, p. 281.

(86) S. A. F. *Mémoires*, t. IX, 1832, p. XXIX à XXXII.

(87) Bibl. nat. S. 1817. « Flore de Terre-Neuve et des îles St-Pierre et Miclon, avec figures dessinées par l'auteur A. J. M. B. de la Pylaie. » Paris, imp. A. F. Didot, 1829, in-folio.

Pour le moment, en cette année 1830, après avoir assisté à la Société de géographie à la séance du 22 janvier au cours de laquelle il a offert sa « Flore de Terre-Neuve », il se décide à poursuivre le cycle de ses courses errantes. Il annonce à Cuvier qu'il quitte Paris pour la Bretagne où il a l'intention de continuer ses recherches sur les algues de l'océan.

L'illustre savant lui a rappelé à cette occasion : « ce qu'il avait dit d'avantageux dans son grand traité des poissons, de son travail sur ceux de Terre-Neuve qui formait son début en ichtyologie » (88). Et en effet, Cuvier dans son « Histoire Naturelle des Poissons » écrit : « Les poissons de Terre-Neuve ont été observés et décrits avec soin par M. de la Pylaie qui nous a libéralement communiqué ses notes et ses dessins, dont nous avons tiré plusieurs enseignements utiles. » (89).

Pendant ce n'est pas en Basse-Bretagne qu'il se rend d'abord, mais bien dans le pays de son enfance, à Fougères, où il a vraisemblablement séjourné tout le début de l'année et d'où il a rayonné ensuite dans toute la région. Car nous le trouvons successivement près de Redon, de Vitré, à Dol et il clôt l'année 1830, le 29 décembre, par une excursion dans la forêt de Haute-Sève, entre Fougères et Rennes et dans la lande de Malon (90).

Ainsi c'est en Bretagne qu'il séjournait lorsque se passaient à Paris les graves événements dont la conséquence a été la révolution de 1830 et l'avènement de la Monarchie de juillet.

Quelles ont été ses réactions ?

Sans doute s'est-il félicité du changement, peut-être y a-t-il participé ; en tous cas, il entend bien en profiter. Il s'est hâté de revenir à Paris et une lettre du 26 août 1830 à son ami Desvaux nous le montre fort affairé : « Toutes les circonstances politiques, démarches pour les amis et pour moi-même m'ont tant tourné la tête que je ne suis encore bon à rien autre chose qu'à faire le fastidieux rôle

(88) Museum, 8 3n, 323. Congrès scientifique de France, p. 524.

(89) Museum, 5509. Cuvier et Valenciennes, *Hist. nat. des poissons*, I, 1828, p. 257.

(90) S. A. F. *Mémoires*, t. XIV, 1838, p. 85 ; E. A. G., p. 425, 323, 516 et 529.

de solliciteur. Je ne sais encore que demander pour mon propre compte. J'avais songé à la sous-préfecture de Grasse auprès de Nice, mais je n'ai pu encore aborder nos Grands de premier ordre, puis il y a 1.700 postulants de préfectures et sous-préfectures. J'ai aussi songé à la place de consul à Ténériffe et à une troisième place de secrétaire d'ambassade. Tout cela me conviendrait assez. Qu'est-ce qui m'advient ? Nous verrons, mais j'ai bien peur que l'intrigue ne triomphe encore des droits réels. »

Et en effet ses espoirs sont déçus. Il se borne à noter ce qu'il voit : « Nous sommes ici fort tranquilles maintenant, à l'exception de processions d'ouvriers qui parcourent les rues sans armes, mais avec tambours en tête et drapeau tricolore : ils veulent qu'on renvoie des ateliers français tout ce qu'il y a d'ouvriers étrangers. Les ennemis de l'ordre actuel leur mettent ces idées en tête. On voudrait nous faire salir un bel ouvrage, mais c'est la même tactique que pendant la première révolution. Nous espérons qu'elle sera sans succès... Aux spectacles on continue à chanter la *Marseillaise* et la *Parisienne*. »

Puis, philosophiquement, sans plus récriminer sur ses illusions envolées, il reprend le cours de ses pérégrinations.

Lorsqu'au début de 1831, il rend compte dans deux lettres adressées à la Société de Géographie de ses déplacements au cours de l'année précédente (91), il passe sous le silence le plus complet cette question brûlante et l'on n'en trouve plus trace dans sa correspondance avec Desvaux.

C'est encore à la Société de géographie, dans une longue lettre datée de Paimbœuf le 17 août 1831 (92) qu'il fait le récit de la suite de son voyage dans la Loire-Inférieure.

Il a d'abord parcouru la région de Saint-Just où il a fait de belles découvertes archéologiques : « Je dessinais sur la neige ou en butte à un vent que seul je pouvais braver. »

Puis il a passé un mois à Nantes et ensuite est allé

---

(91) Société de Géographie, Bulletin, t. XV, n° 95, mars 1831, p. 143 et 157.

(92) Société de Géographie, Bulletin, t. XVI, n° 101, septembre 1831, p. 140, 141 et 144.

revoir Angers. Il fait l'éloge du conservateur du Jardin des Plantes « le très savant M. Desvaux ». C'est l'ami auquel est adressé la copieuse correspondance, si précieuse pour la connaissance de ses sentiments. Depuis l'année précédente, la fille de Desvaux, qu'il a connue toute enfant, est mariée.

D'Angers il descend à Paimbœuf d'où il rayonne, dessinant et quêtant les « monuments druidiques ». Il en trouve de fort curieux et « différents de ceux de la Bretagne proprement dite. « Il » espère un jour, ayant parcouru la Bretagne en tous sens, en déduire une espèce de classification philosophique ».

Puis il revient à Fougères et, comme retrempé par le contact avec le sol natal, c'est avec une ardeur nouvelle qu'il va entamer la longue randonnée qui, pendant près de quatre ans, lui fait une fois de plus parcourir la Bretagne et la Vendée en tous sens, et le conduira jusqu'au Poitou.

### **III. — Séjours à l'Île de Noirmoutier, à l'Île d'Yeu, aux Sables-d'Olonne. Retour dans la région fougéraise. Le Congrès de Poitiers. Synthèse à Paris (1831-1835).**

Donc, une fois de plus, Bachelot reprend la route. Mais parti pour étudier les algues, par une de ces sautes d'humeur qui sont bien dans sa manière ce sont les poissons et l'archéologie qui vont retenir d'abord son attention.

Cependant, il ne demeure pas au début assez longtemps sur le littoral pour obtenir un résultat aussi complet qu'il avait espéré. Il revient même à Paris et témoignant à son illustre maître Cuvier combien le genre des raies lui offrait de difficultés, d'incertitudes pour déterminer les espèces, en fixer les limites, il en a reçu la curieuse réponse suivante : « Je serais étonné du contraire, il y a longtemps que je travaille ce genre et à l'exception d'un certain nombre d'individus, je n'ose statuer encore sur les autres. Je vous en prie, étudiez-les pour vous et pour moi (93). »

(93) Museum, 8 βn, 323. Congrès scientifique de France, p. 524 à 534.

C'est à Noirmoutier, à l'île d'Yeu et aux Sables-d'Olonne durant les années 1832-1834 qu'il observe tous les poissons de l'Océan qu'il a décrits et dessinés (94).

Il consacre même l'un d'eux à la mémoire de Gustave de Bièvre, son fidèle compagnon, auquel, dit-il, la science doit des dessins du plus grand mérite (95).

Installé à l'île de Noirmoutier depuis le milieu d'août 1831, reçu chez l' « excellent M. Piet, ex-notaire, naturaliste, juge de paix et imprimeur », il fait en deux mois et demi une magnifique collection d'algues : « Mais pour obtenir pareil résultat, il m'a fallu m'exiler 28 jours sur un rocher, où j'ai été réduit à vivre comme les goélands. Pour peu que le vent s'élève, la mer devient furieuse et le rocher inabordable. Là je vivais avec les deux gardiens du phare où j'occupais l'appartement de l'Inspecteur. Mais aussi que de beaux échantillons (96) ! »

Hélas ! ce bel enthousiasme ne le préserve pas d'un nouveau coup du sort.

Car c'est précisément en cette fin de 1831 et dans cette région des confins de la Vendée que lui arrive une mésaventure autour de laquelle on a voulu voir un noir mystère, mais qu'il convient de ramener à ses justes proportions, au demeurant assez banales.

Suspect en raison de ses allées et venues et de sa qualité d'étranger à la région, dénoncé à l'autorité militaire par le Commandant d'armes de Noirmoutier, il fut mis en état d'arrestation. Relâché presque aussitôt, le pénible incident n'eut pas de suite (97).

Si l'on se souvient que ceci se passait un peu avant le soulèvement de la Vendée et l'équipée de la duchesse de Berry, la chose s'explique le plus naturellement du monde. Elle ne laissa pas cependant d'être fort désagréable à la victime. Un dossier du Museum contient encore de sa main, le début d'un brouillon de lettre qui semble bien se rapporter à cette affaire.

Il est ainsi rédigé :

---

(94) Museum, 8 3n, p. 526.

(95) Museum, 8 3n, p. 530.

(96) Lettre du 18 novembre 1831 à Desvaux.

(97) Dr Paul Delaunay, « Un vieux de la vieille ».

« Monsieur le Préfet,

« Il est bien pénible pour celui qui ne voudrait passer sa vie qu'à l'étude paisible des substances naturelles, de se voir au contraire entraîné dans une suite de chicanes plus ou moins sérieuses, toujours par l'abus de sa confiance. Poursuivi sans cesse par une sorte de fatalité... » (98).

Cependant alors qu'il narre complaisamment en 1843 les mésaventures de ce genre qui lui sont arrivées au cours de ses pérégrinations et qu'il a peut-être même tendance à les multiplier, il ne fait allusion à celle authentique, de l'île de Noirmoutier qu'une seule fois.

Il la mentionne dans son essai sur l'île de Noirmoutier, en lui donnant l'allure d'un événement mémorable. Car c'est sous la rubrique « Faits historiques » résumant les annales de l'île qu'on peut lire à la page 54 :

« En 1831, M. de la Pylaie, naturaliste et antiquaire, venu de Paris pour faire des recherches dans le pays, habita par hasard le même appartement (que le président Hocquart) et s'y trouva incarcéré sur la fausse dénonciation d'opinions politiques contraires au gouvernement. »

Sur ce fait bien réel s'est greffé une légende que la tradition — rien n'est plus tenace que la tradition — a transmise jusqu'à nos jours.

Bachelot — et ce bruit circule encore au Museum — aurait été impliqué dans une vilaine affaire de mœurs. Brochant sur le sujet, on le voyait arrêté, jugé, condamné au bagne !

Lorsqu'après un siècle d'oubli on a recommencé à s'occuper de lui comme on ne savait à peu près rien de ses faits et gestes durant les années d'après 1832, ses premiers chroniqueurs ont repris la légende ou tenté d'expliquer par de noires machinations politiques une disparition de la scène qui n'a jamais existé.

La vérité beaucoup plus simple se borne à l'incident relaté ci-dessus.

La connaissance que nous avons aujourd'hui des acti-

(98) Museum, ms. 1798.

vités de Bachelot immédiatement après et au cours des années suivantes réduit à néant toutes les suppositions échafaudées sur des bruits dénués de tout fondement.

Et, en effet, l'incident clos, s'il va passer le début de janvier 1832 à l'île d'Yeu, il est de retour à Noirmoutier à la fin du mois et alterne entre les deux îles jusqu'en mai 1833. Preuve évidente de la banalité de cette affaire, puisqu'il n'éprouve même pas le besoin de s'éloigner, ne fût-ce que temporairement.

Cependant, s'il est muet dans sa correspondance sur ce qui vient de se passer, il semble qu'il pousse un soupir de soulagement lorsqu'il écrit, en mai 32, de l'île d'Yeu : « Enfin, me voilà hors de Noirmoutier avec une magnifique collection d'algues et mes pénates sont transportées jusqu'à nouvel ordre *in insula Dei*. » (99).

On a prétendu qu'il avait acheté alors une maison à Port-Breton, et l'avait donnée par la suite à la ville qui y aurait installé la Municipalité (100). Mais vérification faite près du maire de Port-Breton, ceci n'est pas exact, et jamais la mairie n'a été installée dans la maison bien connue, habitée par la Pylaie, en décembre 1831, en mai 1832 et en janvier 1833.

En revanche, il a eu des démêlés avec la Municipalité de l'île. Il s'était mis en tête d'aménager la petite place publique sur laquelle il habitait près du port, place qui porte aujourd'hui son nom et qui s'appelait alors le quai des Ormeaux. A cet effet, il avait entrepris la construction d'un mur pour lequel il avait dépensé une somme de 100 francs qu'il considérait comme une avance faite à la Municipalité. Or celle-ci refusa de payer. Deux lettres de Bachelot, l'une signée : de la Pylaie « entrepreneur par plaisir », l'autre de la Pylaie « ex grand électeur du collège départemental d'Ille-et-Vilaine » et une délibération du Conseil municipal portent témoignage de ce différend (101).

---

(99) Lettre du 19 mai 1832 à Desvaux.

(100) D<sup>r</sup> Baudouin, *Bachelot de la Pylaie*, p. 15.

(101) Lettres autographes du 14 octobre 1832 et 8 novembre 1832, propriété de M. Callias. Délibération du Conseil municipal de l'île d'Yeu, séance du 13 novembre 1832. Documents communiqués par M. Callias.

Il ne s'émeut d'ailleurs pas pour autant et plaisante agréablement des indigènes de l'île : « Ce séjour serait un véritable paradis quant au peuple, puisque le domicile céleste est fait pour les *pauperes ingenio*. Ne me jugeant qu'au travers de leur crépuscule intellectuel, aux yeux de cette pauvre classe je suis un sorcier ! moi un sorcier ! Les braves gens ne me connaissent guère ! Cela prouve bien qu'ils ne le sont pas eux-mêmes ! »

Le soi-disant sorcier est fort attaché aux réalités terrestres et ne les brave guère. Il renonce en effet au voyage qu'il a projeté pour aller voir son ami Desvaux à Angers, parce qu'il fallait traverser Nantes et que le choléra y règne. « La peur du mal a seule paralysé mon projet décidé, arrêté et j'ai cédé aux volontés divines. Je n'ose encore aborder votre ville. » Bien mieux : « en cas d'un choléra Pylaïcide » il a fait son testament. « Cette pièce est déposée entre les mains de M. Piet, notaire à Noirmoutier. »

Et il est assez amusant de constater que son testament définitif, rédigé beaucoup plus tard, l'a été à la suite de circonstances analogues, un cas de choléra s'étant déclaré à Clermont où il résidait alors.

Quoi qu'il en soit, il revient de l'île d'Yeu à Noirmoutier au mois d'août 1832 « revoir le pauvre Gustave de Bièvre tout effrayé encore du choléra angevin » et pour lequel, il « conserve peu d'espoir qu'il puisse achever au 10 août sa vingt-septième année » (102).

Il s'est trompé de peu, car c'est le 6 septembre que son jeune collaborateur s'éteint.

Il en éprouve une profonde douleur, dont témoigne sa correspondance. « C'est bien heureux pour Gustave qu'il soit venu mourir entre mes bras. Mais aussi, que j'ai souffert ! » Malgré ses travaux il a « toujours ce pauvre Gustave sous les yeux dans ses derniers moments ».

A sa douleur s'ajoutent, de surcroît, des soucis au sujet de son ami Desvaux. De discrètes allusions : « mais aussi que votre lettre m'a chagriné pour ce qui vous est relatif ! », laissent supposer que dès ce moment le jeune ménage de M<sup>me</sup> Tardif, la fille de Desvaux subit une crise. Elle ira

---

(102) Lettre du 4 août 1832 à Desvaux.

s'accroissant puisque Louise Desvaux ira vivre à Paris sans son mari. Bachelot, pendant ses voyages, lui offrira un temps l'hospitalité dans sa demeure parisienne.

En dépit de ces tristes circonstances, il a beaucoup écrit pendant cette période : « Recherches archéologiques sur l'île de Noirmoutier », « Notice sur l'île d'Yeu » avec une relation de son voyage, une partie consacrée à l'archéologie et de nombreuses planches. Mais ces manuscrits qu'il a communiqués au Congrès de Poitiers en 1834 n'existent pas au Museum. Jusqu'à ces tout derniers temps on pouvait les considérer comme perdus. On pouvait penser que s'ils avaient été imprimés, chose possible, il l'avaient été vraisemblablement, comme il l'a fait pour beaucoup de ses œuvres, dans la région même où ils avaient été écrits, soit à une imprimerie locale, soit dans un annuaire ou un bulletin de société régionale. C'est là qu'il fallait les rechercher et qu'on aurait chance de les retrouver.

Or une indication fournie par la Pylaie lui-même, dans ses « Etudes archéologiques mêlées de notions et d'observations diverses » a donné l'idée de s'adresser à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Les deux notices y sont en effet, ainsi d'ailleurs que bien d'autres manuscrits de lui, considérés jusqu'alors comme perdus.

Puis en mai 1833, il se décide à quitter les îles. Il a l'intention d'aller retrouver son ami Desvaux à Angers. Mais, au moment de partir il trouve un capitaine de chasse-marrée qui fait voile pour les Sables-d'Olonne. Il le prend et le voilà fixé pour plusieurs mois dans cette nouvelle résidence et ses environs. Tout en travaillant ichtyologie, botanique, dessin il se plaint de sa solitude : « Dessiner seul entre les murailles laisse l'esprit empreint de mélancolie... les rêveries de Rousseau me conviennent à merveille. Je les lis, relis et elles m'attachent d'autant plus que pour la plupart du temps, c'est ma propre situation que j'y trouve... c'est la disposition de mon esprit, exprimée par un génie supérieur (103). »

A l'automne on le trouve à Rennes, à Fougères et, par Saint-Malo, Caen, Le Havre et Rouen, il débarque à Paris

---

(103) Lettre du 1<sup>er</sup> juin 1833 à Desvaux.

le 25 décembre 1833, la veille de l'arrivée de l'obélisque de Louqsor. Il voit le capitaine de Verninne qui l'a apporté et avec qui il a fait son deuxième voyage de Terre-Neuve.

Cette fois il a transporté ses pénates place du Palais-Royal et sa nouvelle station à Paris nous vaut la description de son appartement, le récit détaillé d'une visite à Jussieu et un compte rendu pittoresque des embellissements de la capitale (104).

Au printemps « sans s'attendre nullement aux convulsions si imminentes du volcan républicain » il regagne Fougères et rayonne aux alentours à son habitude. C'est ainsi qu'il fait une excursion « à Saint-Georges-de-Reintembault et sa foire, « où la chair humaine loue ses services à l'année ; j'étais là le 23 avril, jour du patron et du rassemblement de tous les domestiques du canton, mâles et femelles, qui cherchent à se placer (105) ».

C'est de Fougères qu'il adresse à la Société de géographie, en janvier, plusieurs dessins représentant des « antiquités celtiques » de Reginea en Bretagne et en avril un extrait de la relation manuscrite de son voyage en 1830, 1831, 1832 et 1833 dans l'Ouest de la France. Cet extrait porte notamment sur Rochefort (Morbihan) et sur Vannes (106).

Mais la seconde session du Congrès Scientifique de France se tient à Poitiers en septembre 1834. De la Pylaie s'y rend et prend part depuis l'ouverture le dimanche 7 septembre jusqu'à la fin.

Son activité y est considérable. Il est vice-président de la première section : Sciences physiques, mathématiques et naturelles ; secrétaire de la quatrième section : Archéologie et histoire, participe aux travaux de la deuxième section « Agriculture, industrie et commerce ».

Ses interventions sont nombreuses et variées, sur les sujets les plus divers.

Dans la première section il fait des observations sur la diminution des sources, sur les mousses, sur les couleuvres,

(104) Lettre du 23 janvier 1834 à Desvaux.

(105) Lettre du 27 avril 1834 à Desvaux.

(106) Société de géographie, Procès-Verbaux des séances, 1834, p. 70 et 272.

offre des échantillons de roches, des animaux, des dessins de poissons au nombre de 350, accompagnés d'un prodrome ichtyologique manuscrit, fait une longue communication sur ses recherches en France des poissons de l'Océan pendant les années 1832 et 1833.

Dans la deuxième section, il disserte sur les amendements par plantes marines dans l'île de Noirmoutier, sur les chemins vicinaux, sur la navigation de la Loire.

Dans la quatrième section, il intervient dans les discussions sur le style ogival, et lit plusieurs mémoires archéologiques sur les régions de Noirmoutier et de l'île d'Yeu, mais sans faire allusion à sa récente mésaventure.

Il entretient le congrès des monuments de Locmariaquer et de Carnac, s'élève contre le vandalisme de l'administration qui, malgré ses protestations, dit-il, a brisé les menhirs du Mont-Belleu, près Fougères et a failli détruire, près de Rennes, la Roche-aux-Fées, le plus grand dolmen de France.

Il témoigne son indignation de « l'état de dégradation le plus déplorable et toujours croissant où se trouve le château de la ville de Fougères, dont certaines parties des murs d'enceinte l'emportent en beauté sur les murailles de la ville d'Avignon, considérées comme les plus belles de France ».

Il cite la perte des archives de Fougères, « dont quelques-unes contenaient au rapport de son père, ex-maire, de précieux documents pour l'histoire du pays et de toute l'Armorique. Ces chartes furent brûlées, jetées dans la rue par l'armée vendéenne ».

Mais ici, son témoignage est doublement inexact. Son père, comme il a déjà été dit, s'il a bien été conseiller municipal de Fougères, s'il a fait fonction de maire durant une courte période, n'a jamais été maire effectif de Fougères ; et d'autre part les archives de la ville étaient, dès avant la révolution, fort mal entretenues et réduites à très peu de chose.

Cependant il fait part au Congrès de la découverte extrêmement importante qui venait d'être faite à Mortain par la mission Lechaudé d'Anisy d'un véritable trésor historique : tout ce qui restait du chartrier de l'abbaye de Savigny pillé sous la Révolution.

Il prouve ainsi qu'il est bien informé et que rien n'échappe à ses investigations.

Il offre au Congrès ce qui a paru de sa « Flore de Terre-Neuve » et son « Précis géologique sur le bassin calcaire tertiaire des environs de Dinan » (107).

Il a donc joué un rôle de premier plan à cette session, réalisant ainsi son dessein primitif de prendre part à la première session tenue à Caen en juillet 1833. Il avait donné son adhésion, mais il n'y a pas assisté, se bornant à offrir au Congrès sa Flore et son traité des algues (108).

Au surplus, c'est lui qui rédige les mémoires du Congrès et cette occupation le retient à Poitiers jusqu'au 1<sup>er</sup> mars 1835.

Elle ne l'absorbe d'ailleurs pas complètement car dans les loisirs qu'il sait se créer il va revoir Parthenay, Niort, Luçon, Napoléon-Vendée, Les Sables et pousse jusqu'à Noirmoutier.

Il s'adonne en même temps à la géologie et à la minéralogie.

Enfin il fait imprimer un travail de trois feuilles d'impression in-8° accompagné de six planches sur le vieux Poitiers et Cénon (109).

Peut-être en existe-t-il encore des exemplaires dans des archives particulières de la région.

Cette année déjà si chargée s'est terminée à Paris par de nombreuses communications à la Société des antiquaires. Il ne lui présente pas moins de quatorze mémoires accompagnés de dessins à la mine de plomb (110) et elle publie son étude sur la Roche-aux-Fées (111).

1835 est plus calme. Cependant il a encore voyagé, tout au moins au début de l'année. On le trouve d'abord en Touraine, car la Société des Antiquaires possède de lui un dessin au crayon daté de Tours 3 mars 1835: Puis il revient

---

(107) Museum, 8<sup>on</sup>, 323. Congrès scientifique de France, seconde session, p. 28, 30, 42, 48, 50, 68, 79, 81, 83, 91, 98, 110, 160, 162, 169, 174, 183, 185, 187, 189, 190, 524 à 534, 583 à 588.

(108) Museum, Pr. 3178. Congrès scientifique de France, première session tenue à Caen en juillet 1833, p. 274, 291.

(109) Lettre du 9 février 1835 à Desvaux.

(110) S. A. F., *Mémoires*, t. XII, 1836, p. III.

(111) *Ib.*, p. 95 à 103.

dans la Sarthe où il avait certainement des attaches, touche barre à Paris et « le 2 avril je me rencoffre dans la voiture publique » pour Le Mans et Fougères.

« Fougères s'embellit de plus en plus : on fait force maisons, force enfants et je ne sais s'il ne va pas falloir en faire exprès de ces derniers pour habiter tant de nouvelles demeures. Du reste nous avons garnison.

« La ville est un véritable Paris : nous avons le jardin des Plantes... les arcades du Palais-Royal dans nos vieux porches de bois, le musée des tableaux enfin dans le chœur de l'église Saint-Léonard enrichi de cinq tableaux précieux exécutés par Deveria : à pareil prix notre cité n'est-elle pas sans contredit la capitale... du Fougèrais ? » (112).

L'année s'achève enfin à Paris.

Il y fait preuve de sa coutumière activité, à l'Institut d'une part, à la Société des antiquaires de l'autre. A chacune de ces compagnies il lit une note d'histoire naturelle à l'Institut (113), de géographie aux Antiquaires (114).

Après cette fièvre qui l'a fait se dépenser sans compter, dans tous les domaines, en voyages durant lesquels on le suit difficilement, en interventions multiples dans les travaux variés de diverses sociétés savantes, sa fougue voyageuse va marquer un temps d'arrêt dû à des préoccupations d'un ordre tout différent.

#### **IV. — Les embarras financiers. Voyage à Nantes. Vente des biens fonciers. Constitution d'une rente viagère. Déplacement aux environs de Paris, Clichy. Jugement reconnaissant la rente viagère. Voyage dans la Somme. Procuration à son conseil judiciaire (1836-1843).**

Nous atteignons en 1836 la période critique où les brèches que Bachelot a dû creuser dans l'héritage paternel

(112) Lettre du 1<sup>er</sup> avril à Desvaux.

(113) Institut, C. R. des séances, 1835. Séance du lundi 7 décembre 1835, présidence de Ch. Dupuis, p. 438-439, « Sur des os de crocodile et de tortue trouvés aux environs de Sablé (Sarthe). »

(114) S. A. F., *Mémoires*, t. XI, 1835. Ouvrages présentés à la Société en 1835. Notice sur les îles Crozet situés dans l'hémisphère austral par M. de la Pylaie, 7 p. in-8°.

vont le paralyser pendant cinq ans. Il passe, durant cette période, par diverses phases d'inquiétudes qui, bénignes au début, semble-t-il, lui laissent encore la liberté d'esprit de donner cours à sa passion pérégrine. Puis elles vont s'aggravant, avec de brefs répit qu'il utilise aussitôt pour reprendre ses occupations préférées, jusqu'à la crise finale dont la conclusion le délivre enfin des soucis qui l'entra-vaient.

En 1836 il a 50 ans. Il éprouve le besoin fort naturel de s'occuper de ses affaires qui doivent commencer à l'inquiéter beaucoup. Aussi est-il en février 1836 à Rennes pour la location de ses fermes (115).

Le 3 mars 1836 il est à Nantes à la Société académique dont il est membre correspondant depuis 1828 et il y fait une communication verbale sur deux chapelles, l'une de Vitré et l'autre de Langon (116).

Le 24 avril il loue une ferme de la Pilais (117). Puis, rassuré, du moins provisoirement, il repart pour Nantes où il observe, le 15 mai, une éclipse de soleil au sujet de laquelle il fait un rapport verbal en juin suivant à la Société académique, rapport qu'il publie d'ailleurs la même année à Nantes (118).

Comme il l'a fait antérieurement à Bordeaux et à Orléans — comme il le fera plus tard à Brest et à Quimper — il a sollicité son admission à la docte compagnie qui l'a accueilli certainement sur les démonstrations d'un zèle plein de promesses. Mais ici comme là-bas à quelques brèves manifestations se limiteront ses apports à l'Académie.

(115) Etienne Aubrée. *Journal de Fougères*. « Fougères il y a 100 ans » : « Nous retrouvons l'adresse de M. Bachelot de la Pylaie, le célèbre botaniste, Grand-Rue, et en ce moment à Rennes, logé à l'Hôtel de l'Europe, place St-Pierre, au bas d'un acte passé étude Laumaillet, Rennes, concernant divers biens parmi lesquels la propriété de la Pilais, possédée par sa famille depuis 1774. Le célèbre botaniste est qualifié dans l'acte « homme de lettres ».

(116) *Annales de la Société académique de Nantes en 1836*, p. 174.

(117) Aubrée, *Journal de Fougères*, 24 avril, acte passé étude Dorange, à Fougères, par J.-M. Bachelot de la Pylaie, propriétaire et membre de plusieurs sociétés savantes, « louant une ferme de la Pilais aux époux Deguille-Mobèche ».

(118) *Bibl. nat.*, Vp. 4500, « éclipse de soleil observée à Nantes le 15 mai 1836 par M. de la Pylaie. Nantes, imp. Hérault ». S. d., in-8°, 7 pages.

Durant ce même mois de juin il a fait des recherches archéologiques depuis Nantes jusqu'à l'embouchure de la Loire. Dans ce voyage, dit-il, il a, en dépit d'une chaleur excessive, dessiné tous les monuments qu'il a rencontrés. Il fait imprimer son étude (119) et il expose les résultats de ses recherches à la Société académique de Nantes, à la séance du 7 juillet. Cet exposé a été l'ultime contribution apportée par lui aux travaux de ses confrères.

C'est la même année qu'il publie sa Notice sur l'ancienne église Notre-Dame-Garde-Fortune et des Périls (120).

Au début de 1837 des projets d'importance semblent annoncer un changement d'orientation dans le domaine des études de Bachelot.

A la séance du 3 mars de la Société de géographie, il annonce en effet qu'il va interrompre ses recherches en France sur l'archéologie géographique, pour visiter les possessions françaises de la côte septentrionale d'Afrique et il témoigne le désir de recevoir quelques instructions. MM. Walkenaer, Jonnard et d'Avezac sont priés de préparer une série de questions pour ce voyageur (121).

Mais de ce voyage si solennellement annoncé, il ne sera plus question.

La Société de Géographie n'y fera plus la moindre allusion. Or si elle est muette sur Bachelot au cours des deux années suivantes, à partir de 1840 la présence et les interventions de notre personnage sont fréquemment notées dans ses annales. Et jamais on ne trouve trace de l'Afrique du nord dans les comptes rendus, et jamais Bachelot n'en parle plus.

Que s'est-il donc passé ? car bien certainement le voyage projeté n'a pas été exécuté.

Il est plus que vraisemblable qu'il faut chercher la raison de l'abandon de ce projet dans l'état des finances du voyageur.

Sa fortune devait commencer à être singulièrement

---

(119) Bibl. nat.

(120) Bibl. nat., « Notice sur l'ancienne église de N.-D. Garde-Fortune et des Périls aujourd'hui dite de Prisée, près Laval », par B. de la Pylaie.

(121) Société de géographie. Procès-Verbaux des séances, 1837, séance du 3 mars.

obérée. La preuve en est fournie par son retour à Fougères, peu après la fameuse séance de la Société de géographie, pour la liquidation générale de sa fortune terrienne.

Le 2 mai 1837, la « Chronique de Fougères » annonce la vente des biens de J.-M. de la Pylaie. On peut s'adresser au propriétaire lui-même, rue de la Douve, chez M. de la Villette (122).

Le 15 mai ses propriétés sont adjugées pour une somme globale de 78.200 fr.; les 18 et 19 mai son mobilier est vendu (123).

Bachelot de la Pylaie quitte Fougères sans esprit de retour.

Chose curieuse, lui si prodigue de publications, lui qui les sème partout où il passe, il semble — jusqu'à ce jour du moins — qu'il n'ait rien édité à Fougères. Né dans cette ville, y ayant tous ses biens, ayant parcouru la région en tous sens, conservé une habitation dans ses murs jusqu'à 50 ans passés, et l'ayant habitée à maintes reprises, on pouvait même croire qu'il n'avait rien écrit sur elle. L'unique notice sur les environs de Fougères annoncée en 1815 n'a pas été imprimée dans l'opuscule qui la mentionne. Il y avait là une lacune inexplicable. Elle vient d'être comblée par la découverte des manuscrits qu'il a déposés en 1840 et en 1848 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Ils comprennent 4 cahiers intitulés « Archéologie Celtique du département d'Ille-et-Vilaine » ; un cahier ayant pour titre « Camps du département d'Ille-et-Vilaine et chapelle Romaine » ; et un manuscrit « Edifices de construction romaine découverts dans le département d'Ille-et-Vilaine ». Aucun d'eux n'a été imprimé.

Mais dès 1833 il en a donné une communication verbale détaillée dans deux séances consécutives à la « Société des sciences et arts » de Rennes dont il est membre correspondant. On y trouve une note, très caractéristique de l'époque, lorsqu'il décrit son voyage au sud de Rennes en suivant « les bords si agrestes et si romantiques de la Vilaine » (124).

(122) Aubrée. *Journal de Fougères*. « Fougères il y a 100 ans ».

(123) *Ib.*

(124) *Compte rendu des travaux de la Société des sciences et*

Cependant s'il veut continuer à mener l'existence vagabonde à laquelle il se complait, il lui faut assurer sa matérielle. Il est célibataire. Il n'a pas d'héritier. Aussi n'hésite-t-il pas. Il aliène le capital qu'il vient de toucher. Il le transforme en une rente annuelle et viagère de 8.000 francs, constituée à son profit par M. Louis Maudet, négociant, demeurant à Paris, rue des Martyrs, n° 41, suivant une convention verbale du 7 février 1838 (125).

C'est ainsi du moins que l'on peut, légitimement, semble-t-il, interpréter les faits. Car, si l'on fait le rapprochement entre la constitution d'une rente viagère de 8.000 fr., en 1838 et la vente de ses propriétés en 1837, pour une somme de 78.000 francs, on conclut que le capital a servi à la création de la rente.

Ayant désormais des ressources limitées, mais assurées, il reprend le cours de ses occupations, tout en changeant provisoirement le théâtre de ses expéditions.

Cependant, durant ces deux années 1837 et 1838, les préoccupations d'ordre matériel qui doivent continuer à l'assaillir ne lui permettent sans doute pas de trop s'éloigner de Paris.

Aussi est-ce dans la région de Compiègne et de Senlis qu'à plusieurs reprises il se livre à ses recherches.

Mais s'il a des soucis en tête, ils n'interrompent pas sa participation aux travaux de la S.A.F.

En 1837, il assiste à plusieurs séances au cours desquelles il intervient verbalement.

La Société accueille dans ses Mémoires deux de ses études (126).

L'année suivante, c'est le résultat de ses excursions du mois de mars 1838 dans la région de Compiègne qu'il expose. Il en a rapporté un plan du mont Gane-

---

arts de Rennes pendant les années 1833, 1834 et 1835. Rennes. Typographie de A. Marteville, MDCCCXXXVI. Brochure in-8° de 52 pages. Archives de Kerdanet à Lesneven.

(125) Etude de M<sup>e</sup> Chauveau, notaire à Paris, 6, boul. de Strasbourg, successeur de Bonnair. Dépôt d'une procuration donnée par M. de la Pylaie à M. Dufeu.

(126) S. A. F., *Mémoires*, t. XIV, 1838, p. 30 à 35, « La ville d'Avran, près Fougères, par M. de la Pylaie » ; p. 85 à 97, « La chapelle de St-André au bourg de Domagné, arrond<sup>t</sup> de Vitré ».

lon, près de Compiègne, une carte topographique au crayon des environs de Compiègne (127). Il présente des dessins de figures humaines et d'animaux monstrueux sculptés sur le bénitier de l'église St-Jacques de Compiègne, de divers glaives et éperons trouvés dans l'Oise.

Il annonce enfin que dans ses explorations dans les environs de Moret et de Montereau il n'a pas relevé moins de trois emplacements de champs de bataille qui s'y seraient livrés en 595, 599 et 680 ! (128). C'est beaucoup et il est douteux que des archéologues actuels osent sans fouilles et longues études préalables semblables affirmations.

Mais les difficultés d'ordre matériel ne sont pas closes. On peut en chercher une première preuve dans ce fait que durant toute l'année 1839 l'activité de Bachelot ne se révèle dans aucun domaine. On ne trouve pas trace de voyage pendant ce laps de temps : le rapport de la Société des Antiquaires ne le mentionne pas. Les procès-verbaux de la Société de géographie non plus. Aucune lettre à son ami Desvaux n'existe pour cette période. D'autre part, il faut qu'un jugement intervienne le 4 juillet pour reconnaître la rente viagère qui lui a été consentie.

Que s'est-il passé à ce moment de sa vie ? Peut-être est-ce là qu'il faut chercher le seul mystère qu'on puisse soupçonner de cette existence qui, tout au long de son déroulement, s'étale au grand jour. Encore le mystère serait-il bien banal si l'hypothèse faite à ce sujet se révélait exacte.

Il aurait tout simplement été au début de 1839 emprisonné pour dettes.

L'unique base sur laquelle repose cette hypothèse est, il faut le reconnaître, très fragile.

Elle consiste en quelques lignes tracées de sa main au verso du carton qui sert de couverture à son manuscrit du Voyage de Terre-Neuve, 1<sup>er</sup> cahier (129).

Les voici :

---

(127) S. A. F., Manuscrits archéologiques du moyen âge, I.

(128) S. A. F., *Mémoires*, t. XV, 1840, p. XIII, XIV et LXXI.

(129) Museum, ms. 1799, III,

*Paris n [sic] Clichy 68  
therm. 10 à 4 h. 3/4 V. O. N. O.*

*24 février 1839, très beau temps, journée de mai, 3 papillons vertica voltigent dans les plates-bandes du jardin.*

*Soleil depuis son lever jusqu'à 3 h. 1/2. Le ciel se couvre : soleil ensuite et le soleil ne paraît plus. Je lis le quatrième volume de l' « Histoire de Napoléon » par Norvins. Visite de M. Carbonnier. Tessier. Je redemande à M. Jarnesson mon couvert portatif. Je n'avais pas encore vu le Panthéon si distinct depuis le 10 janvier. On s'y promène comme aux Tuileries.*

Cette petite note donne absolument l'impression d'être écrite par un prisonnier qui, par désœuvrement, inscrit les menus faits de sa journée. Il a navigué : il note la température ; l'orientation des vents. Il lit. Il reçoit des visites. Il réclame un couvert.

Il voit distinctement le Panthéon et comme il ne l'a pas vu ainsi depuis le 10 janvier ; c'est donc qu'il est incarcéré depuis au moins cette date.

Le tout étant daté de Clichy qui était alors la prison pour dettes, la déduction toute naturelle en découle. Toute naturelle, parce qu'il a dû vendre ses biens et se créer une rente viagère qui ne sera homologuée que le 4 juillet suivant. Parce que aussi nous verrons en 1843 qu'il a un conseil judiciaire.

Cependant l'interprétation ainsi donnée, ne l'est que sous bénéfice d'inventaire. Des recherches ultérieures plus poussées l'infirmèrent ou la confirmeront.

Quoi qu'il en soit, même si le fait est exact, Bachelot n'est pas resté éternellement à Clichy et il reparait en 1840 à la fois à la S. A. F. et à la Société de géographie.

A la S. A. F., il donne lecture d'un travail (130).

A la Société de géographie il assiste aux séances du 6 mars, du 3 août, du 6 novembre. Il y fait des observations sur les aurores boréales, lit une notice sur le Pilier, puis

(130) S. A. F., *Mémoires*, t. XVII, 1844, p. XLVII.

expose verbalement le résultat de ses recherches sur l'état ancien de l'embouchure de la Loire; et enfin lit une notice sur Corbilo. Toutes études que nous retrouverons dans des communications à d'autres sociétés et dans des brochures (131).

Au mois de mai, désireux de prendre part au concours des Antiquités de France de 1841, il remet à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres quatorze manuscrits et de nombreux dessins concernant ses recherches archéologiques en Bretagne, dont il a d'ailleurs déjà fait part pour un grand nombre d'entre eux à la Société des Antiquaires.

En 1841 sa présence est encore signalée à la Société de géographie les 22 janvier et 3 septembre et en 1842 le 4 février (132).

Cependant les années 1840, 1841, 1842 et la première moitié de 1843 sont parmi les plus vides de son existence, du moins d'après les renseignements qu'il a été possible de recueillir jusqu'ici. Il ne semble s'être éloigné de Paris, où sans doute le retenaient des procès dont on a trace dans son inventaire après décès, que pour un court voyage sur les bords de la Somme en 1842 (133).

La même année, il présente deux notes à la Société des antiquaires (134).

Puis le 9 juin 1843, après avoir été de longues années correspondant de la Société, il devient membre résidant. L'indication de ce changement de situation fournit l'occasion de deux constatations :

L'une qu'il habite de nouveau rue Richelieu, mais cette fois n° 20, l'autre plus curieuse est qu'il s'attribue sans y avoir aucun droit le titre de « baron ».

C'est la première mention qui soit faite de cette qualité

---

(131) Société de géographie. Procès-verbaux des séances, 1840, 6 mars, 3 août, 6 novembre.

(132) Société de géographie. Procès-verbaux des séances 1841, 22 janv. et 3 sept., 1842, 4 février.

(133) E. A. G., p. 236 à 239.

(134) S. A. F., *Mémoires*, t. XVII, 1844. Ouvrages présentés à la Société en 1842. « Erqui ou Reginea port Curiosolite vu en 1833 par le Baron de la Pylaie ». « Recherches et découvertes archéologiques faites depuis Nantes jusqu'à l'embouchure de la Loire », par le même, Nantes, 1836, in-8°.

dans un écrit parvenu jusqu'à nous (135). Cette prétention prend tout son sel lorsqu'on connaît les opinions politiques qu'affichera plus tard le pseudo-baron.

Enfin la même année 1843, fournit à la date du 31 mai un acte qui pourrait expliquer la diminution de l'activité de Bachelot de la Pylaie durant toute la période qui s'étend de 1837 à 1843 par les embarras dans lesquels il se débattait, et marquer en même temps la fin de ces difficultés.

C'est la procuration générale donnée par J.-M. Bachelot de la Pylaie (ici il n'est pas baron) propriétaire, demeurant à Paris rue de Richelieu, 20, lequel constitue en l'étude de M<sup>e</sup> Bonnaire, notaire à Paris, pour son mandataire spécial et général, M<sup>e</sup> Aristide Dufeu, avoué près la Cour Royale de Paris, demeurant cité Bergère, n<sup>o</sup> 2, son conseil judiciaire (136). Il semble qu'à la suite de cette procuration, Bachelot de la Pylaie se soit senti libéré des liens qui l'étouffaient et qu'un regain de vitalité l'ait jeté de nouveau sur les routes de l'aventure.

---

(135) S. A. F., *Mémoires*, t. XVII, 1844, p. 466. Membres résidants. 44, Pylaie (le Baron Bachelot de la), homme de lettres, rue de Richelieu, 20 (9 juin 1843).

(136) Etude de M<sup>e</sup> Chauveau, notaire à Paris,

## CHAPITRE III

**L'Apogée, le Crépuscule et la Mort (1843-1856)**

Avec la liquidation des questions d'argent qui ont paralysé Bachelot de la Pylaie pendant plus de cinq ans s'ouvre la dernière période de sa vie.

Elle est marquée au début par une éblouissante randonnée de quatre années à travers les Côtes-du-Nord et le Finistère où il répand à profusion les marques de son expérience, de ses dons d'observation et de description.

Puis après une brève pointe en Belgique et en Hollande suivie d'un retour à Paris, il sombre dans l'obscurité et le silence, avec un séjour en Auvergne où l'on croit démêler qu'il est revenu à ses goûts d'antan de naturaliste. C'est enfin la mort obscure à Marseille, et la succession.

**I. — L'Apogée. Voyage dans les Côtes-du-Nord et le Finistère. Voyage en Belgique et en Hollande. Démêlés avec la Société des Antiquaires.**

Sa procuration générale donnée à son conseil judiciaire le 31 mai 1843, Bachelot secoue la poussière de ses sandales sur la capitale et part allègrement, sans savoir lui-même quand il reviendra. En fait il va passer la fin

de 1843, 1844, 1845, 1846 et la moitié de 1847 hors de Paris. Il n'y a même plus conservé son appartement. Car il indiquera comme domicile en 1847 un domicile fictif, 12, rue de Taranne qui est le siège de la Société des antiquaires (137) et lorsqu'il s'installera de nouveau, mais plus tard, à Paris, ce sera 46, rue Madame.

Inlassablement de 1843 à 1847 il va parcourir en tous sens le Finistère et les Côtes-du-Nord, retourner à l'île de Sein où il a déjà passé quarante jours en 1822.

Non moins infatigablement il écrit. Climat, géologie, coutumes, archéologie, préhistoire, botanique et bien d'autres choses encore ; il aborde tous les sujets. En vieillissant il conserve son enthousiasme de voyageur et à 60 ans qu'il a en 1846 il déclare rondement :

« Partout où il y a des recherches à faire en archéologie ou en histoire naturelle, je mange le pain d'orge et le poisson salé avec autant de plaisir que les gourmets savourerent au Palais-Royal les dindes truffées et les ortolans. »

Il semble bien que les Côtes-du-Nord et surtout le Finistère soient ses terres d'élection et de prédilection. Mettant à profit l'expérience acquise au cours de plus de quarante années de courses vagabondes, il inventorie les richesses archéologiques de ces deux départements, décrit le sol et ses produits, note les traits de mœurs et les coutumes avec un amour touchant et une joyeuse allégresse. C'est un témoin incomparable pour cette région et pour cette époque.

Mais aussi il devient susceptible. Ses polémiques, ses récriminations contre M. de Fréminville, en particulier, se font plus âpres.

Les quelque vingt et une études ou notices datant de cette époque et qui subsistent aujourd'hui sont réunies en deux recueils imprimés. L'un forme un gros volume intitulé : « Etudes archéologiques et géographiques mêlées d'observations et de notices diverses » (138). L'autre, moins considérable, en groupe cinq sous la dénomination : « Notice sur l'île de Sein » (139).

(137) Bibl. nat. Notice sur l'île de Sein, *in fine*.

(138) Bibliothèque royale de Bruxelles, Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Callias. Colonel Gillot.

(139) Bibl. nat.

L'un et l'autre permettent de reconstituer en partie son emploi du temps dans le Finistère et les Côtes-du-Nord.

Il est parti de Paris pour Rouen en juin 1843, par le train. C'est une nouveauté de voyager en chemin de fer. Aussi a-t-il grand soin de le noter. De Rouen il est allé au Havre par le bateau à vapeur la *Normandie* ; il a rappelé que ce bateau a transporté à Paris les restes de Napoléon et que « sur ce bâtiment, on se croirait encore au temps de l'Empire ». Du Havre il s'embarque le 1<sup>er</sup> juillet 1843 sur le *Morlaisien* et gagne par mer Morlaix où il arrive le 2 juillet au coucher du soleil.

Il visite ensuite St-Pol-de-Léon, séjourne un mois à Plounéour Trez-Kerlouan. En novembre il est à Brest qu'il quitte le 12 pour explorer la presqu'île de Crozon et ses environs.

En bateau, à cheval, à pied, il parcourt jusqu'à la mi-décembre le Menez-Hom en tous sens, inventorie les monuments mégalithiques, note les coutumes et les traits de mœurs, décrit les foires, les églises, les intérieurs, raconte de façon pittoresque ses aventures.

C'est un des plus vivants de ses récits (140).

Il passe la fin de décembre à Landaouec, en Crozon (141).

De retour à Morlaix au début de janvier 1844, il y séjourne deux mois (142).

En août 1844 il excursionne dans les arrondissements de Lannion, Perros-Guirec, Tréguier, Châtelaudren (143), revient à Morlaix. En octobre il assiste à Rennes au Congrès de l'Association Bretonne (144).

Il est en relations avec le célèbre Boucher de Perthes dont il a fait la connaissance alors qu'il résidait à Morlaix.

Bachelot lui a envoyé pour le musée d'Abbeville, de concert avec le général de la Fruglaye, une collection géologique.

Dans une lettre du 27 octobre 1844, B. de Perthes

---

(140) E. A. G., p. 77, 124, 201. Echo de Morlaix, 6 janvier 1844.

(141) E. A. G., p. 26, 208, 216, 235.

(142) Feuilles d'annonce de Morlaix, n° du 13 janvier 1844.

(143) Bibl. nat. Esquisse de l'excursion que je fis dans les arrondissements de Lannion, Perros-Guirec, Tréguier, Châtelaudren, 8 pages.

(144) Mémento Le Goaziou.

remercie le général de la Fruglaye et le prie de remercier Bachelot au nom de la ville (145).

En décembre enfin on le retrouve à Quimper qu'il quitte pour Braspartz, Le Huelgoat, Morlaix.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1845 il est à Braspartz et dans le courant du mois on le trouve au Huelgoat et à Morlaix. Puis il passe les mois de mai, juin et juillet dans les Côtes-du-Nord : Saint-Brieuc et le camp de Saint-Péran, Montautour, Lamballe, Yffiniac, Plédran, Lanleff, Guingamp, Chatelaudren le voient tour à tour. Il écrit dans le *Publicateur des Côtes-du-Nord*, dans *L'Armoricain* (146).

Il part ensuite pour Quintin, Corlay, Saint-Nicolas-du-Pelem, Maël-Carhaix et par Carhaix rentre dans le Finistère.

Le 17 août il est à Rennes (147).

Le 31 janvier 1846 il quitte le continent pour faire une seconde visite à l'île de Sein.

Il en rapporte une notice qu'il adresse, le 21 avril, au président de la Société d'archéologie du département du Finistère (148).

Dans l'intervalle, il est venu compléter ses recherches mégalithiques dans la région de Douarnenez et est ensuite retourné à Quimper (149).

Il y est encore en septembre et il fait un rapport oral à la Société archéologique de Quimper sur les Glénans qu'il vient de visiter (150). Enfin en octobre et novembre, il est à Quimperlé et à Moëlan.

Tout ce qui concerne le Finistère se trouve dans le recueil « Etudes archéologiques... » et les renseignements sur les Côtes-du-Nord figurent dans la « Notice sur l'île de Sein ».

(145) « Sous dix Rois, souvenirs de 1791 à 1866 », par Boucher de Perthes, t. V, p. 476-477. Communiqué par M. Le Goaziou.

(146) Bibl. nat. Sommaire de mon voyage archéologique dans le département des Côtes-du-Nord en 1845.

(147) Bibl. nat. Découverte d'une construction romaine près de St-Renan, 2<sup>e</sup> pages.

(148) Bibl. nat. Notice sur l'île de Sein, 8 pages.

(149) Bibl. nat. Notice sur l'île de Sein.

(150) Sommaire Le Goaziou.

En 1847 enfin il repasse par Paris et sans débrider va faire un voyage en Belgique et en Hollande (151).

On le voit ensuite à la Société de géographie dont les procès-verbaux de 1843, 1844, 1845 et 1846 sont muets sur son compte. Car il est bien certain que la Bretagne l'a complètement absorbé durant ce laps de temps.

Le 17 décembre 1847 il donne des détails sur les mirages qu'il a observés en France.

Le 17 novembre 1848 il entretient l'assemblée de la découverte qui vient d'être faite de deux voies anciennes dans la tourbière de l'Ourcq entre Mareuil et La Ferté-Milon.

Le 5 janvier 1849 il appuie la candidature de Guillaume Lejean qui voudrait aller en Australie (152).

C'est son ultime apparition aux séances de cette compagnie. Quant à la Société des antiquaires, il en va différemment.

Au cours de sa longue absence, il l'a négligée. Le 9 janvier 1847 le trésorier informe les membres que depuis plus d'un an il n'a satisfait à aucune des obligations imposées par les règlements aux membres résidants; donc qu'il n'a pas en particulier payé sa cotisation. Il n'a pas répondu aux avertissements successifs qui lui ont été adressés. En conséquence l'Assemblée décide que conformément à l'art. 17 du règlement intérieur, M. de la Pylaie sera considéré comme démissionnaire et son nom rayé de la liste des membres résidants (153).

Il n'y a là, au demeurant, qu'un fait banal et très naturel. Le même règlement est appliqué en même temps qu'à lui à un autre membre et pour le même motif. Aucun noir mystère, aucun dessous douteux ne se cachent derrière cette radiation.

Cela est si vrai que le 19 juin de la même année, donc six mois après, Bachelot de la Pylaie, enfin de retour, reparait à la séance de la Société, demande qu'elle revienne sur sa décision antérieure de le radier.

Cette demande est renvoyée à l'examen d'une commis-

(151) S. A. F., *Mémoires*, t. XVIII, p. 129.

(152) Société de géographie. Procès-verbaux des séances, 17 déc. 1847, 17 nov. 1848, 5 janv. 1849.

(153) S. A. F. *Annuaire* 1848, p. 90, séance du 9 janvier 1848.

sion de trois membres : MM. Vincent, de Maronne et Guichard.

Puis sans plus attendre, il fait à ses confrères le récit détaillé de ses courses et de ses découvertes en Bretagne, pendant les quatre années qu'il vient de passer dans cette province. Il offre sa notice sur l'« Ile de Sein ».

Aux séances du 29 juin et du 9 juillet il lit l'introduction d'un ouvrage qu'il va publier et qui est intitulé « Etudes archéologiques sur la Bretagne, mêlées d'observations diverses ». C'est le recueil qu'il fera éditer en 1850 à Bruxelles (154).

Le 19 juillet, sur le rapport favorable de la Commission dont les conclusions sont adoptées, il est réintégré.

Le 30 août il fait un rapport verbal sur les principaux résultats archéologiques d'un voyage qu'il vient de faire en Belgique et en Hollande ; et en décembre enfin, aux séances du 19 et du 29, il lit un mémoire intitulé : « Recherches archéologiques sur la commune de Moëlans » (155).

De même qu'il a passé à Paris la fin de 1847, il va encore y séjourner au moins toute la première moitié de 1848. Et c'est vraisemblablement à cette époque qu'il va s'installer 46, rue Madame.

Il assiste donc sur place à la Révolution de février. On n'en trouve d'ailleurs nulle mention explicite dans ses écrits pas plus qu'il n'y est question des « trois glorieuses ».

Mais cette fois, et pour la première fois, il révèle ouvertement ses convictions politiques. Il collabore en effet au Bulletin de la Société pour l'Instruction élémentaire d'avril et mai 1848. Et il prend texte de la « Nécessité dans l'intérêt de la France et du peuple, de composer un nouveau livre de lecture » pour attaquer avec virulence l'ancien régime et le clergé, et pour donner libre cours à ses sentiments républicains (156).

Une telle prise de position contraste étrangement avec la prudence dont a témoigné jusqu'alors, en semblable

---

(154) S. A. F., *Annuaire* 1848, séances du 19 juin.

(155) S. A. F., *Annuaire* 1848, p. 122, 129. *Annuaire* 1849, p. 91, 93.

(156) Bibl. nat. X 35029. « Nécessité dans l'intérêt de la France et du peuple de composer un nouveau livre de lecture, par A. J. M. Bachelot, in-8°, 4 p. Extrait du Bulletin de la Société pour l'Instruction élémentaire.

matière, tout ce qu'il a produit. Il la confirme dans plusieurs passages des « Etudes » qu'il réunit en un volume, la même année.

Car, désireux de participer au concours pour le grand prix Gobert de 1848, il remet à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en épreuve, un volume in-8° intitulé : « Etudes archéologiques mêlées d'observations et de notices diverses ». Bruxelles, 1848, F. Parent, éditeur.

C'est l'ouvrage qui sera publié à Bruxelles en 1850.

Enfin il assiste encore aux séances des 29 mai et 9 juin 1848 de la Société des Antiquaires. Mais ce sont ses dernières apparitions à cette compagnie. Désormais il ne paraîtra plus chez les Antiquaires.

L'Annuaire relatant la séance du 9 octobre 1853 notera dans la correspondance que M. de la Pylaie, cessant de résider à Paris, adresse sa démission de membre résidant. Cependant, par une contradiction évidente, l'Annuaire de 1855 contient, p. 192, la mention suivante : « Pylaie (Bachelot Baron de la), ancien correspondant national, élu le 9 mai 1843. Membre résidant. Démissionnaire le 29 janvier 1850 ».

Mais qu'il ait démissionné en 1850 ou en 1853, à partir du 9 juin 1848 il a cessé de prendre part aux travaux de la compagnie. Le prétexte de sa démission est d'ailleurs faux, car il conservera son appartement de la rue Madame jusqu'à sa mort.

## II. — Le Crépuscule. Séjour en Auvergne. Mort à Marseille.

Au demeurant l'exubérante vitalité dont il a fait preuve aux alentours de la soixantaine et qui de 1843 à 1847 s'est traduite par une randonnée sans fin de la Bretagne à la Belgique et par de multiples écrits, s'éteint dans un morne crépuscule qui ne donne plus naissance à aucune œuvre.

Il est vraisemblablement allé en Belgique en 1850 puis-

qu'il a publié à cette date à Bruxelles le recueil de ses courses au Finistère qu'il annonçait en 1846 à la Société des antiquaires (157) et qu'il déposait en 1848 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

On le retrouve ensuite en Auvergne et il y a fait vraisemblablement un séjour de plusieurs années.

En effet, à la séance du 5 décembre 1850 de la Société de géographie, M. Jomard annonce que Bachelot vient de faire une étude topographique du site d'Alésia « au mont Auxois et a trouvé dans les fouilles un projectile de fronde polyèdre et en fonte de fer, qu'on présume avoir servi aux gaulois ».

De la Bourgogne il gagna l'Auvergne. Le journal de Morlaix du 21 juillet 1852 signale l'envoi à Rennes d'une collection minéralogique qu'il a réunie en Auvergne (158).

La prospection géologique d'une région est une œuvre de longue haleine. Si donc il a envoyé en Bretagne, au milieu de 1852, une collection minéralogique composée par ses soins c'est qu'il était dans cette région du centre de la France depuis au moins plusieurs mois. Or il est encore à Clermont-Ferrand en août 1854.

C'est du 21 août en effet et de cette ville qu'est daté son testament olographe, et il prend soin d'indiquer qu'il l'a fait par précaution, parce qu'un cas de choléra s'est déclaré dans le voisinage au cours de la journée (159).

Enfin le 12 octobre 1856, à l'âge de 70 ans, il meurt, 5, rue de Sénac, à Marseille où il s'était rendu momentanément.

### III. — Acte de décès. Son testament. Inventaire après décès.

Son acte de décès, son testament et l'inventaire fait après décès à son domicile de Paris fournissent des rensei-

(157) Bibl. royale de Bruxelles.

(158) Journal de Morlaix, n° du 21 juillet 1852. Renseignements Le Goaziou.

(159) Etude de M<sup>e</sup> Marotte, notaire, 9, boulevard St-Michel, successeur de M<sup>e</sup> Lindet. Testament olographe.

gnements intéressants qui pourront servir de points de départ pour de nouvelles recherches touchant soit la vie, soit les œuvres de notre auteur, encore incomplètement connues.

L'acte de décès d'abord (160). Il est extrait des registres de l'état civil de la ville de Marseille. Si les recherches faites antérieurement à ce sujet ont été infructueuses, c'est que le défunt est inexactly désigné dans cet acte sous le nom de « Jean-Marie-Auguste baron de Lapylaie ». Or on a recherché « Jean-Marie Bachelot de la Pylaie ». Il s'agit cependant bien du même personnage ainsi qu'en fait foi un acte de notoriété (161) dressé par M<sup>e</sup> Foucher, notaire, le 24 décembre 1856 et qui spécifie :

« Les comparants certifient en outre que c'est à tort et par erreur que dans l'acte de décès ci-après énoncé le défunt a été dénommé baron de la Pylaie au lieu de Bachelot de la Pylaie qui était son véritable nom patronymique sans titre de baron qui ne lui appartenait pas.

« En conséquence, ils attestent qu'il y a parfaite identité de personne entre ledit Jean-Marie-Auguste Bachelot de la Pylaie susnommé et la personne dénommée en l'acte de décès ci-après énoncé : Jean-Marie-Auguste Baron de Lapylaie. »

L'acte de décès contient une seconde inexactitude : il donne 72 ans à Bachelot qui n'en a que 70. Cela n'a rien de surprenant, car Bachelot est arrivé depuis peu à Marseille (162) et la déclaration est faite par deux armuriers : Jean-Baptiste Vallet, âgé de 43 ans et Emile Tribouillard, âgé de 45 ans, qui ne connaissent pas autrement le défunt.

Car s'ils savent qu'il est célibataire et habite 5, rue

---

(160) Etude de M<sup>e</sup> Letulle, notaire, 12, rue d'Anjou, Paris, successeur de M<sup>e</sup> Foucher. Acte de décès, mairie de Marseille, registre de l'Etat Civil.

(161) Acte de notoriété. *Ibid.*

(162) Etude de M<sup>e</sup> Letulle. Envoi en possession. « Que Jean-Marie-Auguste Bachelot de la Pylaie, en son vivant botaniste, demeurant à Paris, rue Madame, n<sup>o</sup> 46, est décédé à Marseille, où il se rendait momentanément. »

Sénac où il est mort, ils ignorent son ascendance et l'acte est muet sur ce point.

Cependant l'avoué Dufeu, son conseil judiciaire, s'occupe de la liquidation de la succession.

Le point de départ en est le testament daté de Clermont le 21 août 1854.

Par cet acte, le testateur donne 3.000 francs, son mobilier, son portrait et ses miniatures, tous ses vêtements qu'il a peu portés, à M. Guérin, professeur, son compatriote.

Il lègue 1.000 francs à M. Lemercier J., bibliothécaire au Jardin des Plantes à Paris ; 1.000 fr. à M. Fouilhoux, naturaliste et bibliothécaire à la bibliothèque publique de Clermont ; 500 fr. à M. Ygonain, fabricant de peignes et tisserand à Clermont et autant à M. Baudrionnet, le jeune auquel il n'a jamais parlé, pour l'aider à apprendre l'état de peintre en bâtiments.

Il destine ses herbiers de Terre-Neuve, de Bretagne, de la Corse, au Museum d'histoire naturelle de Florence.

Enfin le reliquat des fonds laissés disponibles revient à madame Louise Georges Desvaux, son amie et légataire universelle (163).

Comment cela va-t-il se régler ?

Tout d'abord la légataire universelle, M<sup>me</sup> Joséphine Desvaux, dite M<sup>me</sup> Louise Georges Desvaux, épouse de Monsieur Jean-Baptiste Tardif, ingénieur civil avec lequel elle demeure de droit à Angers, quai de Ligny et de fait à Paris, 4, rue Guy-Labrosse, se fait autoriser par son mari par acte passé devant M<sup>e</sup> Souchay, notaire à Angers, le 29 novembre 1856 (164).

Puis elle fait rendre une ordonnance d'envoi en possession le 31 décembre 1856, laquelle constate que Bachelot de la Pylaie, célibataire, ne laisse aucun ascendant ni descendant ayant droit à une réserve dans sa succession. En conséquence la légataire universelle peut entrer en possession de son legs (165).

Fort de ce point, après avoir pris la précaution de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire, M<sup>me</sup> Desvaux fait

(163) Etude de M<sup>e</sup> Marotte. Description du testament.

(164) Etude de M<sup>e</sup> Letulle. Envoi en possession.

(165) *Ib.*

lever les scellés 46, rue Madame et procède à l'inventaire de tout ce qui s'y trouve, le 15 et 16 janvier 1857 (166).

Cette pièce est instructive en plus d'un point.

Tout d'abord elle apprend que Bachelot de la Pylaie occupait au troisième étage un appartement composé d'un corridor obscur terminé par un cabinet noir et sur lequel ouvraient trois pièces en enfilade donnant sur la cour, à

Paris le 11 avril 1859

Monsieur et très cher ami,

vous êtes attendu chez moi, samedi soir à 7 heures, pour vous donner communication de l'estimation que j'ai faite et dans laquelle je me suis fait un devoir de vous assigner certains objets que j'ai cru pouvoir vous être agréables. Je vous salue de tout cœur

E. de la Pylaie

Lettre-autographe de Bachelot de la Pylaie à un inconnu  
(Communication de M. Ad. Le Goazion)

savoir : un bureau et deux chambres à coucher, le tout d'un loyer annuel de 400 francs.

(166) *Ib.*, Inventaire après décès.

Le mobilier du bureau, en acajou est prisé 265 fr. Celui de la chambre principale, également en acajou, vaut 270 fr. et celui de la deuxième chambre 20 fr.

La garde-robe n'est pas riche : avec le linge de maison elle s'élève à 70 francs. Encore comprend-elle deux habits brodés, trois épées et un chapeau à trois cornes. Sans doute l'habit de « membre de l'Institut » qu'il n'a jamais été et que, vaniteusement mais indûment, il a revêtu en Bretagne. Les dessous sont moins brillants. Il possède en tout et pour tout 4 chemises, 6 pantalons d'été et 3 en étoffe de laine légère, 4 gilets dont un d'été, un lot de faux-cols. Quant au linge, il se réduit à 7 draps dont 3 usés et 2 taies d'oreillers.

Par contre les gravures, livres et papiers sont en quantité considérable.

D'abord il y a dans sa chambre à coucher deux portraits grandeur nature peints à l'huile, dont sans doute le sien légué à M. Guérin et dans son bureau un portrait de femme, peut-être celui de M<sup>me</sup> Desvaux.

Puis répartis dans les deux pièces, huit miniatures dont le portrait de Napoléon et des portraits d'hommes et de femmes par son ami de Bièvre. Un dessin de paysage dont le défunt est l'auteur; treize cadres contenant des gravures de lithographie que l'inventaire estime « sans valeur » et qui sont sans doute ses œuvres. Enfin 23 pierres lithographiques paraissant s'appliquer à des objets d'antiquité et d'histoire naturelle en mauvais état et prisées 60 francs.

Les livres sont au nombre approximatif de 450 à 500.

Ce sont pour la plupart livres de botanique, de physique, d'histoire naturelle, des revues de diverses sociétés, de voyage, etc. Leur valeur est fixée à 170 fr. ou 200 fr.

Le plus intéressant ce sont les papiers.

Tout d'abord il y a un nombre considérable de paquets contenant des plantes disposées en herbiers et quarante gros cartons contenant aussi des plantes avec des indications telles que :

Herbier de l'île de Terre-Neuve, Landes de Bretagne et autres.

C'est évidemment le lot destiné au Museum de Florence.

Puis dans une caisse on a trouvé seize cartons conte-

nant des manuscrits à l'encre et au crayon, tous relatifs aux impressions de voyage du défunt, étiquetés de la façon suivante : Département du Finistère N° 1 et N° 2, Mayenne et Sarthe, Maine-et-Loire, Poitou, Touraine, Département des Côtes-du-Nord, Gironde et Landes, Mortain, Avranches, Le Havre, Géographie des plantes littorales (végétation de Bretagne), Betz, Picardie, Senlis (dessins du Concours de 1841), cartes et notes géographiques. Notes archéologiques, Albums, agendas, journaux, Paris, Senlis, Montereau, Moret, Département d'Ille-et-Vilaine (Fougères), Morbihan, Ile de Groix, Loire-Inférieure, Noirmoutier.

Et dans une malle une masse considérable de papiers, correspondance, notes informes, souvenirs de voyage. Au total toute l'œuvre et tous les voyages de Bachelot de la Pylaie, à l'exception toutefois de ses manuscrits sur Terre-Neuve qui, sans doute, étaient déjà au Museum. Enfin sous la cote I, 128 lettres et notes pouvant servir de renseignements et sous la cote III, 112 lettres de correspondance et de famille.

Documentation précieuse à qui la posséderait, pour étudier Bachelot de la Pylaie.

Mais au total l'évaluation de cet inventaire qui constitue tout l'actif de la succession, puisque la rente viagère s'éteint avec son bénéficiaire, n'atteint que la somme dérisoire de 1418 francs.

En regard le passif est plus lourd. Il est dû à M. Mouillefarine, avoué, une somme non indiquée pour frais et procès et à M<sup>e</sup> Guinet, avocat, 300 fr. pour honoraires de plaidoirie. Ainsi se confirment les difficultés matérielles dans lesquelles s'est débattu Bachelot de la Pylaie. Par malheur l'incendie des Archives du Palais de Justice en 1871 n'a pas permis de pousser plus loin les recherches de ce côté. Cela eût été d'autant plus utile que le débiteur de la rente viagère de 8.000 francs n'est plus celui de 1839. Il a été remplacé en 1843 par M. Féline, propriétaire, demeurant à Paris, boulevard Poissonnière, n° 40, et Dubois, propriétaire à Brest, 19, rue du Château, pour les 7/8<sup>e</sup>, et par M. Gauthier pour 1/8<sup>e</sup>. L'acte a été passé devant M<sup>e</sup> Bonnaire, notaire à Paris, en 1843. Mais il n'a pu être retrouvé chez son successeur.

Quoi qu'il en soit, le prorata échu postérieurement à la mort de Bachelot de la Pylaie, leur constitue une créance de 1.000 francs.

Si l'on y ajoute 2.000 fr. que M<sup>me</sup> Desvaux déclare avoir prêtés à son ami et 700 francs pour frais d'inhumation et de dernière maladie payés par son conseil judiciaire, M<sup>e</sup> Dufeu, le passif s'élève à la somme totale de 3.411 fr. excédant de beaucoup l'actif.

Dans ces conditions, comment s'est réglée la succession ?

Jusqu'à ce que de nouvelles recherches aient permis de retrouver les successeurs de M<sup>me</sup> Desvaux, on en est réduit à des suppositions.

Bien évidemment les legs d'argent n'ont pu être délivrés. Ceux consistant en mobilier, tableaux, etc., l'ont-ils été ? C'est au moins douteux.

Une démarche a été faite à Florence pour élucider ce point. La réponse a été formelle, le musée de Florence ne possède pas le legs de M. de la Pylaie. Mais le Museum de Paris possède l'herbier spécial formé par la Pylaie, herbier qui est devenu sa propriété après avoir appartenu à G. Vigneix.

D'autre part, le Museum possède encore un Mss, le Mss 1798 composé de huit liasses de dessins de plantes, de poissons et d'oiseaux et de vues de Terre-Neuve, d'une lettre de la Pylaie, et de la préface manuscrite de sa flore. Ces papiers ont été remis au Museum par le Directeur de l'Institut Botanique de Montréal après avoir été vendus par Leyman.

Il semble donc bien que les papiers de la Pylaie ont été dispersés après sa mort par la légataire. Des épaves surgissent çà et là. On peut espérer en trouver d'autres encore.

Cependant, tout au long de son existence vagabonde, à Terre-Neuve et au Finistère, de 1816 à 1820, en Bretagne et en Gascogne de 1820 à 1824, en Vendée, Poitou et Nantes de 1830 à 1836, en Bretagne (Finistère et Côtes-du-Nord) et en Belgique de 1843 à 1847, il a tant écrit, tant semé de Notices et d'Etudes, dont beaucoup ont survécu, qu'il est dès à présent possible d'étudier son œuvre et de porter un premier jugement provisoire sur ce qui en subsiste à l'heure actuelle.

Colonel Gaston GILLOT.

(A suivre).